

ÉTUDE CRITIQUE
DE
PREMIER CHANT CHORIQUE
DES
PHÉNICIENNES D'EURIPIDE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Méningite cérébro-spinale épidermique du cheval, observée en 1876 en Égypte. — Alexandrie, chez Mourès, 1878.

Essai d'interprétation de l'inscription préhellénique de Lemnos.
— Alexandrie, chez Penasson, 1887.

Όμήρου Ἰλιάδος ἑξάμετρος ἀπλοελληνική Μετάφρασις. — Τόμ. 1, Α. — Μ.
Ἐν Ἀλεξανδρείᾳ τύποις Πενασσών, 1888.

Μελέτη τῶν Φοινισσῶν τοῦ Εὐριπίδου, ἐξ ἀφορμῆς τῆς ἐκδόσεως τῆς τραγωδίας, ὑπό Δ.-Ν. Βερναρδάκη. — Ἐν Ἀλεξανδρείᾳ, τύποις Πενασσών, 1890.

Le grec alexandrin et ses rapports avec le grec ancien et le grec moderne. Première partie. — Alexandrie, chez Penasson, 1892.

ÉTUDE CRITIQUE

DU

PREMIER CHANT CHORIQUE

DES

PHÉNICIENNES D'EURIPIDE

PAR

LE D^r B. APOSTOLIDÈS

PARIS

E. CAPIOMONT ET C^{ie}, IMPRIMEURS
6, RUE DES POITEVINS

J. WELTER, ÉDITEUR
57, RUE BONAPARTE

—
1893

ÉTUDE CRITIQUE
DU
PREMIER CHANT CHORIQUE
DES
PHÉNICIENNES D'EURIPIDE

Le premier chant chorique des *Phéniciennes* d'Euripide est incontestablement le plus difficile de ceux qui nous restent de ce poète. Le style en est échevelé, les expressions, pour la plupart, inusitées ou mal formées, les métaphores d'une hardiesse sans pareille et la syntaxe capable de faire reculer même ceux qui connaissent le mieux les règles et les habitudes de l'idiome hellène. Aussi n'est-il point surprenant que les auteurs qui se sont occupés de cette pièce aient rencontré des difficultés insurmontables, et que les résultats de leurs études, au lieu de nous faciliter l'intelligence du texte, nous le rendent plus obscur qu'il ne l'est par lui-même.

Non moins embarrassantes sont les irrégularités qu'on rencontre dans la construction générale de la pièce.

Le chœur des *Phéniciennes* fait son entrée en scène en rythmant un petit chant antistrophique et, après avoir dit en quelques mots ce qu'il est, d'où il vient et dans quelle intention, il passe immédiatement à son *épode*, c'est-à-dire

à ce chant monostrophique, par lequel Euripide aime à terminer les chants de cette catégorie. Mais là, au lieu de nous éclairer sur ses rapports plus intimes avec le drame, au lieu de nous faire connaître les raisons de sa sympathie pour les personnages principaux, comme il arrive dans toutes les épodes bien composées, le chœur des *Phéniciennes* se borne à une simple invocation aux sanctuaires de la Montagne-Sainte, à laquelle il était destiné. Puis, après un vœu très court et sans aucun rapport avec le drame même, il interrompt subitement et sans nécessité son épode pour nous réciter deux autres petits chants antistrophiques, qui viennent hors de propos et dans lesquels on distingue parfaitement des parties qui auraient trouvé une bien meilleure place dans l'épode même.

Pour éviter au lecteur la peine d'aller chercher son *Euripide* à la Bibliothèque, nous donnons ci-joint le texte de notre chorique, tel qu'il est admis aujourd'hui dans les Écoles, plus une traduction française, celle de M. Leconte de Lisle, qui a l'avantage de suivre pas à pas le poète dans ses expressions.

ΣΤΡΟΦΗ Α'.

Τύριον οἶμα λιπεῦσ' ἔβαν
ἀκροθίνια Λοξία
Φοινίσσας ἀπὸ νάσου
Φοίβῳ δούλα μελάθρων,
ἦν' ὑπὸ δειράσι νιφροδέλοισι
Παρνασσῷ κατενάσθην,

Ίόνιον κατὰ πόντον ἐλά-
τα πλεύσασα, περιβόρων
ὑπὲρ ἀκαρπίστων πεδίων
Σικελίας Ζεφύρου πνοαῖς
ἰππεύσαντος ἐν οὐρανῷ,
κάλλιστον κελάδημα.

STROPHE PREMIÈRE

« Abandonnant la mer Tyrienne, je suis venue de l'île Phœnicienne, récompense choisie de Loxias, esclave de Phoibos, dans son temple, où il habite sous les sommets neigeux du Parnasos, après avoir navigué la mer Ionienne, sur les plaines stériles qui roulent autour de la Sikelia, et où Zephyros pousse dans l'Ouranos ses souffles au beau bruit strident. »

ΑΝΤΙΣΤΡΟΦΗ Α΄.

Πόλεος ἐκπροκρηθεῖς' ἐμάς
καλλιστεύματα Λοξία
Καδμείων ἔμολον γὰρ,
κλεινῶν Ἀγρηοριδᾶν,
ὀμογενεῖς ἐπὶ Λαίου
πεμφθεῖς' ἐνθάδε πύργους.
ἴσα δ' ἀγάλμασι χρυσεοτεύ-
κτοις Φοίβω λάτρει γενόμαν.
Ἔτι δὲ Κασταλίας ὕδωρ
ἐπιμένει με κόμας ἐμάς
θεῦσαι παρθένων γλιδᾶν
Φοιβεΐαισι λατρείαις.

ΑΝΤΙΣΤΡΟΦΙΕ ΠΡΩΜΗ

« Choisie dans ma ville comme le plus beau don à Loxias, je suis venue sur la terre kadméenne des illustres Agénorides, envoyée vers les tours fraternelles de Laios. Comme les offrandes dorées, je suis devenue servante de Phoibos, et l'eau de la source de Kastalia m'attend, afin de baigner ma chevelure, délice virginal, dans les adorations de Phoibos. »

ΕΠΩΔΟΣ.

Ὦ λάμπουσα πέτρα πυρρός,
δικόρυφον σέλας ὑπὲρ ἄκρων
Βακχεῖῶν Διονύσου.
Οἶνα θ', ἃ καθαμέριον
στάζεις τὸν πολύκαρπον
οἰνάνθαζ ἱεῖσα βότρυν·
ζάθεά τ' ἄντρα θράκοντος, οὐ-
ρειά τε σκοπιὰ θεῶν,
νιφιδόλον τ' ἕρος ἱρὸν, εἰ-
λίσσω ἀθανάτας θεῶν
χορὸς γενόμεαν ἄφοβος
παρὰ μεσόμγαλα γυῖα
Φοῖβου Δίρκην προλιπεῦσα.

ÉPODE

« O pierre flamboyante, qui resplendis d'une double lumière sur les cimes de Dionysos Bakkhéien, et toi, vigne,

qui, chaque jour, fais jaillir l'abondance du raisin florissant :
antres divins du Dragon, sommets d'où regardent les Dieux,
sacré mont neigeux, plaise aux Dieux que, sans crainte, je
sois un chœur dansant de l'immortelle Déesse, loin de Dirké,
dans les vallées de Phoibos, où est le nombril de la terre. »

ΣΤΡΟΦΗ Β΄.

Νῦν δέ μοι πρὸς τευχέων
Θούριος μολῶν Ἄρης
αἶμα δάϊον φλέγει·
Τᾶδ' ὃ μὴ τύχει πόλει·
κοινὰ γὰρ εἴλων ἄχρη,
κοινὰ δ' εἴ τι πέσσειται
ἐπτάπυργος ἄδε γὰ
Φοινίσσα γίωρα. Φεῦ, φεῦ,
κοινὸν αἶμα, κοινὰ τέκεια
τᾶς κερκασφόρου πέφυκεν Ἴουε,
ὧν μέτεστί μοι πόνων.

STROPHE DEUXIÈME

« Mais, voici que le cruel Arès arrive devant nos murailles
et allume la rage guerrière contre cette ville. Puisse cela ne
pas être ! En effet, les douleurs sont communes entre amis,
et si cette terre fortifiée de sept tours doit souffrir, ces maux
accableront aussi le pays Phoinicien. Hélas ! hélas ! Les enfants
d'Io Portecorne ont le même sang et je partage leurs maux. »

ΑΝΤΙΣΤΡΟΦΗ Β'.

Ἄμφι δὲ πόλιν νέφος
πυκνὸν ἀσπίδων φλέγει
σῆμα φοινίκου μάχης,
ἂν Ἄρης τάχ' εἴσεται
παισὶν Οἰδῖπου φέρων
πημονᾶν Ἐρινύων.
Ἄργος ὃ Πελασγικόν,
δαιμαίνω τὰν σὺν ἀλκᾶν
καὶ τὸ θεέθεν· οὐ γὰρ ἄδικον
εἰς ἀγῶνα τόνδ' ἔνεπλον ἔρμῃ
(παῖς), ὅς μετέρχεται δέμους.

ANTISTROPHE DEUXIÈME

« Mais, autour de cette ville, l'épaisse nuée des boucliers est pleine d'éclairs, image de la sanglante mêlée qu'Arès doit bientôt porter aux enfants d'Œdipeus, désastre envoyé par les Erinyes. O Argos Pélasgique ! j'ai peur de ta force et de la vengeance divine. En effet, il ne se rue pas armé pour un combat injuste, celui qui réclame ses demeures¹. »

On se tromperait beaucoup cependant si l'on voulait rendre Euripide responsable de toutes ces anomalies de style et de composition ; on se tromperait bien davantage si l'on voulait les considérer comme autant de genres de

1. *Nouvelle traduction d'Euripide*, par Leconte de Lisle. Paris, 1884.

la syntaxe et de la poésie grecques, qui auraient échappé jusqu'à présent à l'attention des Hellénistes, comme l'a voulu soutenir tout dernièrement un de mes compatriotes, M. Bernardaki. Tout porte à croire, au contraire, que nous avons sous les yeux un de ces textes anciens qui, après avoir subi toutes les vicissitudes du temps et des circonstances, ont eu, à la fin, l'infortune d'être manipulés par un de ces grammairiens de l'époque byzantine, qui firent plus de mal que de bien aux lettres grecques.

En effet, si l'on se donne la peine de lire avec attention les *scolies* anciennes recueillies par Triclinius¹, le dernier littérateur sérieux du temps de Comnènes, on ne tardera pas à se convaincre que le texte des *Phéniciennes*, sur lequel s'est basé l'ancien scoliaste, différait essentiellement de celui que nous possédons aujourd'hui.

Dans l'ancien manuscrit, ledit chant chorique des *Phéniciennes* contenait deux seuls chants antistrophiques — εἰςὶ ἐν τῷ κατὰ στήσιν μιᾶς στροφῆς — lesquels chants, avec l'épode, constituaient ce que les anciens appelaient une *triade épodique*², tandis que dans le texte actuel, le chant chorique en question est composé de quatre chants antistrophiques qui, avec leur épode intercalée, forment une *pentade méso-dique*, genre de poésie tout à fait inusité chez Euripide.

De plus, dans le texte que l'ancien scoliaste avait sous les yeux, les chants strophiques de la pièce contenaient chacun onze vers, au lieu de douze qu'ils contiennent aujourd'hui, et l'épode en avait trente-six, c'est-à-dire un de plus que n'en

1. *Scholia græca in Euripidi*. Tragéd. Édition G. Dindorfii Oxonii. 1863.

2. Voir Valkenaër, *Phœniss.*, p. 73, édit. de 1755.

contiennent aujourd'hui l'épode et les deux derniers chants strophiques ensemble — εἰσὶ γούν τῆς μονοστροφίου στροφῆς τὰ κῶλα, λ. 5' τῆς δὲ κατὰ σχέσιν στροφῆς ια', καὶ τὰ τῆς ἀντιστροφῆς τσσαῦτα. Il ne peut, par conséquent, exister aucun doute que la pièce ait été l'objet d'une manipulation importante.

Bien plus importantes sont les différences qu'on observe dans la mesure de ces vers.

Dans l'ancien texte, le dixième vers de la strophe et son correspondant de l'antistrophe différaient essentiellement des vers qui les avoisinaient, le neuvième et le onzième. Ceux-ci étaient des dimètres trochaïques catalectiques ou euripidiens; ceux-là des dimètres trochaïques acatalectiques; — εἰσὶ δὲ (τῆς κατὰ σχέσιν στροφῆς) τὸ μὲν θ' καὶ τὸ ια' τροχαϊκὰ δίμετρα καταληκτικά, ἤτοι ἐφθημιμερῆ, ἃ καλεῖται Εὐριπίδεια, τὸ δὲ ι' ὅμοιον τροχαϊκὸν τρίμετρον βραχυκατάληκτον¹, tandis que dans le texte que nous possédons aujourd'hui, ces trois vers de l'une et de l'autre strophe sont des dimètres trochaïques acatalectiques :

ὑπὲρ ἀκαρπίστων πεδίων
Σικελίας Ζεφύρου πνοαῖς
ἱππεύσαντος ἐν οὐρανῷ

Ἔτι δὲ Κασταλίας ὕδωρ
ἐπιμένει με κόμης ἐμῆς
δεῦσα· παρθένην γλῆδάν.

1. Les grammairiens byzantins, qui avaient l'habitude de compter indistinctement toutes les syllabes contenues dans un vers, se trouvaient souvent obligés de reconnaître des dimètres hypercatalectiques ou des trimètres brachycatalectiques, là où la métrique moderne ne voit que de simples dimètres acatalectiques ayant deux ou quatre syllabes brèves successives, au lieu et place d'une ou de deux longues.

Et cette différence est d'autant plus remarquable que le dixième vers de l'antistrophe, tel qu'il est donné dans les *scolies*, était un vers restauré par le scoliaste lui-même, et qu'à son dire, il avait le troisième et le quatrième pieds *χρρείους* — τὸ μόνον τῆς ἀντιστροφῆς ἐναντίον (non ἐναντιον, comme a voulu lire King) κῶλον οὐ καλῶς ἔχον, διορθώθη παρ' ἡμῶν, καὶ ἔχει τὸν δ' καὶ τὸν γ' πόδα *χρρείους*. — Au contraire, tel qu'il est actuellement construit

ἐπιμένει με κόμας ἐμάς

ce vers ne répond pas tout à fait à ce que nous en dit son auteur; car il a ses derniers pieds en iambes et non en *χρρείους*.

Les trois premiers vers de l'épode actuelle sont, au point de vue métrique, semblables aux vers correspondants de l'épode ancienne. Les deux premiers

ὦ λάμπουσα πέτρα πυρὸς,
δικόρουρον σέλας ὑπὲρ ἄκρων

sont deux beaux dimètres acatalectiques composés, l'un d'un bitrochée et d'un biïambe *περίοδος ἐκ τροχαϊκῆς καὶ ἰαμβικῆς συζυγίας*, l'autre d'un antispaste pentasyllabique et d'un biïambe, *ἐξ ἀντισπάτου πεντασυλλάβου διαλελυμένης τῆς πρώτης μακρᾶς εἰς δύο βραχείας καὶ διϊάμβου*. Le troisième

Βακχιδῶν Διονύσου

est un dimètre catalectique phérécrationien, *ἐξ ἐπιπέτου τετάρτου καὶ βακχείου*, tandis que le quatrième qui, dans l'ancien texte,

était semblable à son précédent, c'est-à-dire un dimètre catalectique, composé d'un dispondée et d'un bacchée, τὸ δ' ἕμιστον ἐκ δισπονδαίου καὶ βακχείου, constitue, dans le texte actuel, un dimètre acatalectique, tout à fait semblable au cinquième vers de l'ancien texte, τὸ ε' ἐξ ἐπιπέδου τετάρτου καὶ πάλινος, et telles sont les mesures de

οἶα θ' ἄκαθαμέριον.
- - - - -

Il en est de même pour tous les vers qui viennent ensuite, jusqu'au treizième; c'est-à-dire que le cinquième vers de l'épode actuelle présente les mesures du sixième vers du texte ancien, le sixième celles du septième, et ainsi de suite jusqu'au treizième,

Φοίβου Δίρκαν προλιπεύσα

lequel, à l'instar du quatorzième de l'ancienne épode, présente les mesures du quinzième, τὸ ιε' ἐξ ἐπιπέδου τρίτου καὶ ἀντισπάστου.

Il est facile de conclure de là que le quatrième vers de l'ancienne épode ayant disparu, les copistes, l'un après l'autre, au lieu de tenir compte de son absence dans leurs manuscrits et de laisser les autres vers à leur place, ont fait avancer le cinquième au rang du quatrième, le sixième à celui du cinquième, et ainsi de suite, jusqu'au quatorzième, ce qui a donné lieu à ce phénomène singulier de substitution dans la métrique.

La tâche du critique devient plus embarrassante encore

dans la seconde partie antistrophique du chant. Des vingt-deux vers dont cette partie se compose, il y en a très peu qui s'accordent, au point de vue métrique, avec les vers correspondants de l'ancien texte.

Au dire du scoliaste, le 15^me et le 16^me vers de l'ancienne épode étaient des dimètres acatalectiques, τό ιε' ἔμοιον (ἀντισπαστικὸν δίμετρον) ἐξ ἐπιπέδου τρίτου καὶ ἀντισπάστου, τό ις' ἔμοιον τῷ α', tandis que ceux qui aujourd'hui occupent leur place sont des dimètres trochaïques catalectiques ou euripidiens.

Νῦν δὲ μοι πρὸς τευχέων
Θούριος μολῶν Ἄρης

Les vers 19, 20, 21, 22, 23, 28 et 29 qui, dans le texte d'aujourd'hui, représentent des dimètres catalectiques, sont décrits dans les *scolies*, les uns comme dimètres acatalectiques, les autres comme dimètres hypercatalectiques; et le 23^me qui, dans l'ancien texte, était pareil au troisième de l'épode, c'est-à-dire un dimètre catalectique phérécratien, est aujourd'hui un dimètre antispastique acatalectique, dont le dernier mot, τέτρα, n'a pris la forme ionienne que pour s'accorder avec son correspondant de la seconde antistrophe du texte actuel. Et ce vers, comme nous le verrons bientôt, n'a rien d'euripidien.

Or, si nous ajoutons à cela ce que nous avons dit en commençant, à propos des imperfections grammaticales du chant et de la distribution irrégulière du matériel dans ses différentes parties, nous sommes autorisés, il nous semble, à conclure :

1^o Que le chant en question des *Phéniciennes*, qui dans

l'origine était une *triade épodique*, a été transformé, dans la suite, en une *pentade mésodique* ;

2° Que les deux derniers chants antistrophiques du texte actuel ont été composés, en grande partie, avec les matériaux de l'ancienne épode ;

3° Que dans cette transformation, la plupart des vers ont non seulement changé de place et de forme, mais qu'ils se sont aussi mêlés avec un grand nombre de vers n'ayant rien de commun avec les vers euripidiens.

Dans ces conditions, il nous est impossible de nous faire une idée du rôle que le poète a voulu attribuer à ce chœur, à moins que nous ne réussissions à le rétablir en son état ancien, en éliminant tout ce qui ne porte pas le cachet d'Euripide, en corrigeant tout ce qui a besoin d'être corrigé ; enfin, en donnant à chacun des vers la place exigée par sa construction et sa signification, et non par les idées préconçues des grammairiens.

Procédant de cette manière, les archéologues arrivent souvent à reconstruire, avec les débris d'un monument ancien, tantôt un fronton, tantôt un piédestal, tantôt une colonne, qui, malgré leurs imperfections et leurs grossières soudures, nous laissent encore apercevoir le genre et les belles proportions de la construction dont ils faisaient jadis partie, bien mieux que n'auraient pu le faire des mosaïques fantaisistes fabriquées à leurs dépens.

Voyons si un système analogue pourra être appliqué dans le cas qui nous occupe, et quels seront les avantages que nous en pourrons retirer.

Commençons par déblayer le terrain et, tout d'abord,

tâchons d'éliminer de la partie antistrophique de notre chant les deux vers étrangers qui, comme nous l'avons dit plus haut, y ont été interpolés plus tard.

Quels sont ces vers ?

A une première lecture, les vers qu'on peut considérer comme interpolés dans cette partie de notre chant, sont incontestablement le quatrième de la strophe :

Φοίβω δούλα μελάθρων

et son correspondant de l'antistrophe :

κλειῶν Ἀργυροπέδων,

car on ne peut admettre qu'Euripide, ennemi des répétitions inutiles, ait pu citer dans le premier de ces vers le nom de la Divinité (Φοίβω) déjà nommée dans le vers précédent (Αεξία). Il ne pouvait non plus, en bon républicain qu'il était, par devant un public qui n'aurait pas supporté l'éloge d'un tyran, charger de titres honorifiques les chefs d'une dynastie étrangère, dont les crimes étaient devenus légendaires en Grèce. Mais, pour peu qu'on examine les choses de plus près, on s'aperçoit que ces objections n'ont point la valeur qu'on serait tenté de leur attribuer de prime abord. Ce qu'Euripide dit d'élogieux, à propos des chefs de la dynastie kadméenne, il le met dans la bouche des esclaves phéniciennes, habituées, dès leur enfance, à ce langage ; c'est pour mieux caractériser le rôle du chœur. Nous allons bientôt voir, d'autre part, qu'au lieu du mot Αεξία qui termine le deuxième vers de la première strophe, il nous

faudra lire très probablement λείας, et, cette correction faite, notre quatrième vers de la strophe ne présentera plus aucune irrégularité.

Par conséquent, les vers à éliminer devront être cherchés ailleurs et, à notre avis, ce sont ceux qui terminent aujourd'hui les deux premières strophes, le

κάλλιστον κελάδημα

et le

Φριβείαισι λατρείαις,

car ces vers seuls ne se relient avec les précédents ni par la syntaxe, ni par le sens, et l'on pourrait les supprimer sans porter atteinte au sens général de la pièce.

Tous les scolastes et commentateurs d'Euripide s'accordent à considérer le

κάλλιστον κελάδημα

comme une apposition de Zéphire ou des souffles de Zéphire, et traduisent : « *le Zéphire ayant soufflé avec véhémence, ce qui constitue le plus agréable bruit sous le ciel de notre ville*, τοῦ Ζεφύρου πνεύσαντος ἰσχυρῶς, τὸ κάλλιστον τοῦτο εἰς τὸν Οὐρανὸν τῆς πόλεως ἡμῶν ἀκουόμενον κελάδημα, *Strepitus ille e flatu quem Zephyrus celeriter equitando excitat* », sans prendre en considération que, dans ce genre de construction, sujet et complément (apposition) doivent être au même cas : Ἄγαμέμνων, βασιλεύς τ' ἀγαθὸς κρατερός τ' αἰχμητής. Ἴδην ἔκανε, μητέρα θηρῶν, etc. Et lors même que l'apposition se rapporte à

une phrase entière, cette phrase est formée de manière que le lecteur ou l'auditeur puisse facilement transformer en sujet le verbe à l'infinitif.

Τάνταλος ἀκέλαστον εἶχε γλῶσσαν, αἰσχίστην νόσον, οὐδ' ὄντων, τὸ εἶχει ἀκέλαστον γλῶσσαν αἰσχίστην νόσον. Ἐπλευσεν εἰς Ἄϊον, πόνων τελευτάν. Τὸ πλεῦσαι εἰς Ἄϊον πόνων τελευτή. Χάριτας Μούσαις συγκαταμιγνύς, ἀδίσταν κοινωνίαν. Τὸ συγκαταμιγνύναι τὰς Χάριτας ταῖς Μούσαις ἀδίστην κοινωνίαν. Mais on ne saurait jamais dire Ζεφύρου πνεύσαντος, κάλλιστον κελᾶθημα.

Le seul passage que l'on aurait pu citer à l'appui de cette syntaxe vraiment extraordinaire est celui qui termine le prologue d'Heracles :

Τοιοῦτον ἀνθρώποισιν ἢ δυσπραγία,
ἢς μήποθ' ὅστις καὶ μέσῳ εὖνους ἐμοί
τύχοι· φίλων ἔλεγχον ἀψευδέστατον.

Mais avant de faire état de ce passage, il faudra, je crois, nous assurer si vraiment il nous vient directement d'Euripide, ou s'il n'a pas été introduit lui aussi par quelque commentateur qui, plus qu'Euripide, eût aimé à parler par sentences. Le fait est que, de tout temps, ce vers a été considéré comme incorrect et que, plus d'une fois, il a été l'objet de critiques et de retouches. Eustache voulait lire :

φίλων ἔλεγχος (τὸ) ἀψευδέστατον

Heath :

φίλων ἔλεγχος ἀψευδέστατος,

et, dans ces conditions, il ne peut certes constituer un exemple probant.

Il est à observer, d'autre part, que si les souffles de Zéphire étaient, pour ceux qui passaient leur été en Phénicie ou dans les plaines de la Sicile, un très agréable et très désiré phénomène atmosphérique, ils ne présentaient pas les mêmes avantages pour ceux qui devaient, comme ces Phéniciennes, voyager en bateau voilier, de Tyr en Béotie. On ne peut non plus admettre qu'Euripide, scrupuleux observateur de la nature, ait pu faire voyager ses Phéniciennes par un vent si opposé à leur direction, ni entreprendre l'éloge de ce vent au moment où il eût été désagréable à tout le monde.

On ne peut, par conséquent, rattacher ni par le sens, ni par la syntaxe, le dernier vers de la première strophe, tel qu'il est aujourd'hui, avec ceux qui le précèdent, et nous allons voir, lorsqu'il sera question de l'explication de la pièce, que la suppression de ce vers, loin de nuire au sens, le rend au contraire beaucoup plus naturel et beaucoup plus logique.

Il en est de même du vers qui termine la première antistrophe :

Φοιθείασι λατρείαις.

Si vraiment le verbe δεῦσαι qui précède ces deux mots dans l'antistrophe, a pour sujet le ὕδωρ Κασταλίας ou ἡ Κασταλία, il faut absolument lui donner comme complément le κόμας ἐμάς. Τὸ ὕδωρ τῆς Κασταλίας ἐπιμένει δεῦσαι κόμας ἐμάς, *les eaux de Castalie attendent encore pour mouiller ma chevelure.*

Si, au contraire, on veut donner comme sujet à ce verbe le chœur, représenté dans ce cas par le pronom personnel μέ, τὸ ὕδωρ τῆς Κασταλλίας ἐπιμένει μέ δεῦσαι, *les eaux de Castalie attendent encore que j'aie mouillé ma chevelure*, alors le verbe a besoin d'un second complément au datif : δεῦσαι τινί; et, Φριβείασι λατρείαις ne peut en tenir lieu, car la phrase qui en résulterait n'aurait aucun sens.

Il n'y a, par conséquent, aucun doute que ces deux vers aient été interpolés dans le texte par les copistes, et, si l'on se donne la peine d'examiner un peu mieux les faits, on ne tardera pas à reconnaître les circonstances dans lesquelles cette interpolation a eu lieu.

Grâce aux travaux de MM. King, Valkenaër et Matthias, nous savons aujourd'hui que, dans les meilleurs manuscrits des anciennes *scolies* d'Euripide, l'expression κάλλιστον κελεύσμα se trouve en parallèle avec κάλλιστον ou ἐξάριετον ἀνάθημα ou κάλλιστ' ἀνάθηματα, et que ces différentes versions constituent autant de gloses copiées sur la marge des manuscrits.

Or, comme la même phrase κάλλιστ' ἀνάθηματα se retrouve dans d'autres pages d'Euripide (*Médée*, 943; *Herod.* I., 196, etc.) comme explication du mot κάλλιστεύματα, que nous lisons dans le deuxième vers de notre antistrophe, il est plus que probable qu'un lecteur d'Euripide avait noté cette explication à la marge de son manuscrit, et que de là, un autre l'a rapportée à la fin de la strophe, croyant qu'elle en faisait partie. Mais ne pouvant pas la mettre en rapport avec ce qui précédait, et s'étant rappelé qu'un des plus anciens qualificatifs de Zéphire était celui de κελεύων, il n'a pas hésité à

convertir le mot ἀνάλθημα en κελάδημα, ce qui a donné naissance à la version qui nous embarrasse aujourd'hui.

Par le même procédé a dû être également interpolé le douzième vers de l'antistrophe. Évidemment l'expression Φοιθείαισι λατρείαις est une simple mutation du λατρειῶν Φοιθηίων, qui, comme nous allons le voir, constituait le quatrième vers de l'ancienne épode. Un copiste, l'ayant omis dans le cours de son travail, a dû le noter en marge, d'où un autre copiste l'a reporté à la fin de l'antistrophe, et, pour mieux le rattacher avec ce qui précédait, l'a mis au cas exigé par le verbe ἐεῦσαι. Enfin, pour l'accorder, au point de vue métrique, avec les vers correspondants de la strophe, il a changé l'ordre des mots en écrivant :

Φοιθείαισι λατρείαις.

Les raisons qui nous portent à considérer le λατρειῶν Φοιθηίων comme le quatrième vers de l'ancienne épode, sont aussi nombreuses que concluantes.

Tout d'abord, il n'est pas admissible que les Phéniciennes de notre chœur, les futures hiérodoules de Phœbus, dans leur première invocation publique aux sanctuaires de la montagne sainte, le Parnasse, après avoir rappelé les fêtes et les sacrifices qui s'y faisaient en l'honneur de Bacchus, aient pu oublier celles de la divinité à laquelle elles étaient plus particulièrement consacrées. Cette faute serait aussi extraordinaire que celle que commettrait, de nos jours, un membre du clergé nouvellement attaché au service du Vatican, si, après avoir

invoqué dans sa prière le nom de saint Paul, il oubliait celui de saint Pierre.

Nous ferons remarquer, en second lieu, que l'expression *δικόρυφον σέλας* qu'on rencontre presque en tête de notre épode, exige l'introduction de *λατρείων Φοιβητίων* à cette place. Tous les scolastes et commentateurs, en interprétant ce vers, observent que le Parnasse avait deux cimes, dont l'une était consacrée à Apollon, l'autre à Bacchus, et que ce *δικόρυφον σέλας* se rapportait aux cérémonies célébrées en l'honneur de ces deux divinités : *Δικόρυφον αὐτὸ εἶπεν ἐπειδὴ περ ἐν ἀμφοτέραις ταῖς ἄκραις τοῦ Παρνασοῦ εἰσὶν ἱερά, τὸ μὲν τῆς Ἀρτέμιδος καὶ Ἀπόλλωνος τὸ δὲ Διονύσου. Ἐπειδὴ τοίνυν ἐν ἑκατέρῃ πῦρ ἀνεκαίετο πρὸς τὰς θυσίας, τούτου χάριν καὶ τὸ πῦρ δικόρυφον εἶπεν (scoliaſt.)*. Il serait, par conséquent, tout à fait inexplicable qu'Éuripide, après avoir parlé des deux feux qui couronnaient les cimes du Parnasse, n'ait mentionné l'origine que d'un seul et justement de celui qui avait le moins de rapport avec son sujet.

Une autre raison qui nous encourage à faire cette rectification est la présence dans la pièce d'un vers mal placé, auquel il suffit de donner dans l'épode la forme et la place que nous venons d'indiquer, pour corriger toutes les irrégularités qu'on observe dans le texte actuel.

Mais ce qui nous paraît le plus concluant, c'est que ce vers présente les mêmes mesures que le scolaste attribue au quatrième vers de l'épode existant à son époque. Comme lui, le vers *λατρείων Φοιβητίων* constitue un dimètre catalectique phérécrationien, composé d'un dispondée et d'un bacchéen : τὸ δ' ἴμετρον καταληκτικὸν ἐκ δισπονδαίου καὶ Βακχείου.

Il est donc, à notre avis, démontré que le dernier vers de

la première antistrophe du texte actuel était, dans l'antiquité, le quatrième de l'épode et il nous semble juste de lui faire reprendre sa place.

Il est beaucoup plus difficile de reconstruire la partie qui manque dans notre épode. Des vingt-deux vers qui composent les deux dernières strophes du chant d'aujourd'hui, parmi lesquels nous devons chercher ceux qui ont été pris dans l'ancienne épode, il n'en est aucun qui puisse faire suite à la partie que nous possédons. D'où l'on peut conclure que, dans ce passage, le chant a subi une perte considérable. Or, comme il est impossible d'évaluer *a priori* l'importance de cette perte, ni de distinguer le vers actuel par lequel commençait la partie détachée de l'épode, nous sommes forcés de procéder à sa restauration en commençant par la fin.

En lisant avec attention la seconde strophe du texte actuel, il est impossible de méconnaître que ses derniers huit vers :

τᾶδ' ὃ μὴ τύχοι πόλει·
κοινὰ γὰρ φίλων ἄχρη,
κοινὰ δ' εἴ τι πείσεται
ἐπιτάφυργος ἄδε γὰ
Φοινίσσα χώρα. Φεῦ, φεῦ,
κοινὸν αἶμα, κοινὰ τέχνα
τῆς κερασφόρου πέφυκεν Ἴουζ,
ὧν μέτεστί μοι πόνων

constituent un tout complet ayant les caractères des morceaux par lesquels Euripide aime à terminer les épodes

de ce genre. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à le comparer à la fin de l'épode du second chant chorique des *Phéniennes*, v. 676 :

Καὶ σὲ τὸν προμμάτορας
Ἰούς ποτ' ἔκγονον
Ἐπαφον, ὃ Διὸς γένεθλον,
ἐκάλεσ' ἐκάλεσα βαρβάρῳ βροῦ,
ἰὼ, βαρβάροις λιπαῖς,
βᾶθι βᾶθι τάνδε γᾶν·
πέμπε πυρφόρους
Θεᾶς, ἄμεινε τᾶδε γᾶ.

et à celle d'*Ion*. 719.

Μήποθ' εἰς ἐμὴν πόλιν ἴκοιθ' ὁ παῖς,
νέαν δ' ἀμέραν ἀπολιπὼν Θάνοι,
στενομένην γὰρ ἄν πόλις ἔχει
σκηψιν, ξενικὸν εἰσβολάν.
Ἄλις, ἄλις, ὁ πάρος ἀρχαγὸς
ῶν Ἐρεχθεύς ἄναξ.

Il en est de même dans *Hécub.* 950; et dans *Héraclid.* 378, etc.

Il ne nous paraît pas téméraire, par conséquent, d'admettre que ces huit vers constituaient réellement la fin de notre épode, le piédestal classique sur lequel reposait la colonne monumentale dont les matériaux ont été si maltraités par les grammairiens de Constantinople.

Un autre morceau qu'on aurait pu ajouter au précédent, sous réserve toutefois d'un ou deux vers intermédiaires qui manquent, sont les quatre vers suivants :

σῆμα φοινίας μάχης
ἀν Ἄρης τάχ' οἴσεται
παισὶν Οἰδίου φέρων
πημονῶν Ἐρινύων.

Cette réserve nous est suggérée en partie par la brusque transition du chœur d'un genre d'idées à un autre, en partie par l'habitude d'Euripide de faire précéder presque toujours les vœux solennels de ses personnages par une invocation à la Divinité, dont ils en attendent la réalisation. (Voir *Phénic.* 85, 190, 676, etc.)

Les derniers vers qu'on aurait pu enfin tirer de cette partie antistrophique du chant et qui, par conséquent, constitueraient le commencement de la partie à ajouter à celle qui nous reste de l'ancienne épode, sont incontestablement le premier et le troisième vers de la seconde strophe :

Νῦν δέ μοι πρὸς τειχέων
αἶμα δάϊον φλέγει

car ce sont, comme nous allons le voir bientôt, les seuls qui se laissent adapter d'une manière parfaite aux vers qui suivent et, en même temps, qui permettent d'entrevoir le sens de la partie disparue.

Or, une fois ces quatorze vers enlevés, ceux qui restent ne

peuvent d'aucune manière faire partie de notre épode ; et, si les objections qui vont immédiatement suivre ont la valeur que nous leur attribuons, *tous ces vers doivent être considérés comme interpolés et mis de côté.*

Pour maintenir en la place qu'il occupe actuellement le vers

Θούριος μολών Ἄρης,

scoliastes et commentateurs s'accordent à traduire : « *le fougueux Arès, arrivé sous nos murs, excite un peuple ennemi à nous faire la guerre,* » sans prendre en considération que le verbe φλέγω n'a jamais chez Euripide ni chez les autres tragiques le sens qu'on veut lui donner dans ce passage. Partout où on le rencontre, ce verbe est toujours pris dans le sens de « *mettre quelque chose en flammes* », et cela dans le but d'éclairer ou de consumer ou de menacer, jamais dans celui d'irriter ou d'exciter. Πυρὶ με φλέξεν. Esch., *Pr.* 582. Ἐστ' ἔν φλέγων ἀκτίσιν ἥλιος χθόνα λήξῃ. *Pers.*, 364. Φλέγειν πύρα. Soph., *Oed. R.* 213. Φλέγειν λαμπάσι τῶδ' ἱερῶν. Eurip., *Tr.* 309. Πάνθ' ὁ μέγας χρόνος μαραίνει τε καὶ φλέγει. Soph., *Ajax*, 714. Ζεὺς διὰ χερσὺς βέλους φλέγων. Esch., *Sept.* 512. Pour le trouver avec la dernière signification, il nous faudra descendre jusqu'à la basse époque byzantine. Au dire d'Henry Estienne, c'est Suidas qui, le premier, en fait mention. Φλέγει : ζωपुरεῖ, ἀναγείρει, dit le lexicographe byzantin, et il donne pour exemple le fameux vers d'*Ajax* de Sophocle :

Ἄταν οὐρανίαν φλέγων,

qui, certes, peut avoir une autre explication bien plus conforme aux habitudes de la langue grecque. Or, comme le verbe *accendo*, l'équivalent de φλέγω, avait aussi cette signification chez les Romains, il est plus que probable que les Grecs, sous l'influence de la langue dominante dans leur pays, l'aient introduite également dans leur idiome, et que par conséquent φλέγω, dans le sens d'*exciter*, constitue un de ces nombreux latinismes qui distinguent le grec de l'époque byzantine.

De sorte que si nous sommes tenus d'expliquer Euripide par le dictionnaire de son temps, et non par celui des auteurs byzantins, nous serons obligés, en lisant ledit vers tel qu'il est actuellement placé, de reconnaître qu'Arès, en arrivant sous les murs de Thèbes, s'était mis à exterminer et non à pousser à la guerre le peuple ennemi qui était en train de cerner la ville; ce qui changerait singulièrement son rôle, par rapport à nos Phéniciennes.

Une autre circonstance qui nous engage à considérer le vers en question comme interpolé, c'est la facilité avec laquelle s'adaptent, après sa suppression, les vers qu'auparavant il séparait. C'est encore l'extrême concordance de l'idée qu'ils expriment avec ce que les Phéniciennes étaient censées dire en cette occasion : « *Mais à présent, un peuple ennemi allume sous nos murs le signal d'un combat meurtrier, qu'Arès ne tardera pas à pousser jusqu'à Thèbes.* »

On peut en dire autant des deux premiers vers de l'antistrophe :

ἀμφὶ δὲ πόλιν νέφος
ἀσπίδων πυκνὸν φλέγει.

Un épais nuage donne l'idée de l'obscurité et non de la lueur, et partout où l'on rencontre ce mot, c'est toujours le verbe κρύπτω ou κλύπτω qui l'accompagne et non le verbe φλέγω.

D'ailleurs, si étincelants qu'on aurait pu supposer les boucliers des Argiens, ils ne pouvaient certes, puisqu'ils formaient un épais nuage, luire d'une manière extraordinaire et encore moins embraser le signal de la bataille qui menaçait la ville.

Non moins nombreuses ni moins concluantes sont les raisons qui nous engagent à mettre entre parenthèses les cinq vers qui terminent la seconde antistrophe du chant actuel :

Ἄργος ὃ Πελασγικόν,
δειμνίω τὰν σὺν ἀλκῶν
καὶ τὸ θεῖον· οὐ γὰρ ἄδινον
εἰς ἀγῶνα τόνδ' ἐνοπλῶς ὄρμη
παῖς, ὅς μετέρχεται δόμους.

Par leur sens et la place qu'ils occupent, ces vers constituent la fin d'une épode, dont la présence en cet endroit est tout à fait inexplicable.

Il est à observer, en second lieu, que ce que les Phéniciennes disent en cette occasion ne s'accorde ni avec leur situation ni avec la réserve dont elles font preuve dans toute la tragédie.

A leur départ de Tyr, ces jeunes filles ne savaient rien de la querelle qui divisait les deux petits-fils de Laïus; elles ne s'attendaient pas non plus à trouver une guerre à leur arrivée en Béotie; elles ne pouvaient pas savoir, par conséquent,

lequel des deux frères avait tort ou raison. En supposant même qu'après leur arrivée à Thèbes, elles s'en fussent informées, leur état de prisonnières ne leur permettait pas de se mêler de pareilles questions, et encore moins d'avancer une opinion défavorable au prince régnant.

La version du scoliaste, d'après laquelle le poète aurait formé son chœur, avec intention, de personnes étrangères et non indigènes, pour mieux pouvoir blâmer, par leur entremise, la conduite illégale d'Étéoclês, ne paraît pas acceptable. Car, en dehors de ce passage et de celui des vers 500-501, dont nous nous permettons de contester l'authenticité, on ne trouverait pas dans toute la tragédie un seul endroit où les Phéniciennes s'expriment quelque peu défavorablement contre le prince régnant. Dans les vers 447-448, le chœur avoue que ce n'est pas à lui, mais à Jocaste, de trouver les moyens de réconcilier ses fils. Dans les vers 1200-1201, il se hâte de rétracter une opinion aussi raisonnable qu'inoctensive, de peur de se trouver en désaccord avec les Divinités du pays :

καλὸν τὸ νικᾶν · εἰ δ' ἀμείνον' οἱ θεοὶ
γνώμην ἔχουσιν, εὐτυχῆς εἶην ἔγω·

et dans les vers 1305-1308, il interrompt ses lamentations à l'occasion de la mort de deux frères, Étéocle et Polynice, de peur d'irriter Créon qui, par ce double malheur, venait d'acquérir un trône, auquel il ne s'attendait point :

Ἄλλὰ γὰρ Κρέοντα λεύσω τόνδε δεῦρος συνηφεῖ
πρὸς δόμους στείχοντα, παύσω τοὺς παρεστῶτας γόους.

Mais ce qui nous porte le plus à considérer ces vers comme interpolés, c'est leur composition incorrecte.

Il est difficile d'admettre qu'Euripide ait pu donner à la ville d'Argos, dans le Péloponèse, le nom Ἄργος τὸ Πελασγικόν, appellation qui, à partir d'Homère, servait à désigner la Thessalie¹. Il aurait dit, comme dans *Oreste*, 692, 1247 et 1296 : Ἄργος Πελασγόν, non Πελασγικόν. Et s'il est certain que dans un autre endroit (*Oreste*, 1601) le poète se sert également de la même expression pour désigner la ville du Péloponèse, il n'en est pas moins vrai qu'on doute encore s'il ne faudrait pas lire dans cet endroit Πελαργικόν au lieu de Πελασγικόν. D'ailleurs, le plus ancien manuscrit que nous possédons, celui de Thucydide, nous donne Πελαργικόν partout où les autres portent Πελασγικόν, et grâce à Ethienne de Byzance, nous savons que les savants d'Alexandrie avaient soulevé des objections sérieuses contre le mot Πελασγικόν, prétendant qu'il n'était pas en usage chez les anciens².

Un autre mot qui indiquerait que ces vers sont de la basse époque, c'est τὸ θεῖθεν. L'adverbe θεῖθεν est très fréquent dans Euripide, aussi bien que dans Eschyle, mais on ne le trouve nulle part réuni, comme ici, à l'article. Ceux qui croient le contraire se basent sur un passage de Ressus, vers 199. Mais il suffit d'y jeter un simple coup d'œil pour se convaincre qu'on a très mal compris ce passage. Il y est dit : τὰδε θεῖθεν ἐπιδέτω σοι Δία et non τὰ δὲ θεῖθεν, comme M. Bernardaki le donne, et la différence des deux versions est énorme.

1. Voir Strabon, VIII, 369.

2. Des recherches ultérieures nous ont amené à considérer le vers 1601 d'*Oreste* comme interpolé.

Non moins défectueuse est la construction dans la phrase :

οὐ γὰρ ἄδικον
εἰς ἀγῶνα τόνδ' ἐνοπλον ὄρμηξ
παῖς, ὅς μετέρχεται δόμους.

Tous les commentateurs s'accordent à traduire « *non enim injustum a/c certamen hoc armatum ruit* » ; mais si ce genre d'expressions s'accorde avec les habitudes de la langue latine, il n'en est pas de même pour la langue grecque. En lisant avec attention la phrase en question, on ne tardera pas à comprendre que le mot ἄδικον représente ici un adverbe et se rapporte au verbe ὄρμηξ et non à ἀγῶνα, et que l'adjectif ἐνοπλον convient bien mieux à παῖς qu'à ἀγῶνα. C'est donc avec le premier qu'il doit s'accorder en genre et en cas et non avec le second. Telle est au moins la syntaxe du passage euripidien, vers 780-782 :

ὡς εἰς ἀγῶνα τὸν προκείμενον θαρδὸς
ὄρμώμεθ' ἤδη ξὺν δίκῃ νικηφόρῳ

qui très probablement a servi de modèle à l'auteur des trois derniers vers de l'antistrophe du texte actuel, et il suffit d'une simple comparaison entre ces deux passages pour en saisir toute la différence.

Il n'y a, par conséquent, aucun doute que tous ces vers aient été composés par le grammairien qui a manipulé si profondément notre chant, heureusement assez mal pour qu'il nous soit facile de le reconnaître aujourd'hui.

Or, si nous ajoutons les quatorze vers tirés des deux dernières strophes du texte actuel à ceux qui sont contenus dans l'épode du même texte, nous aurons vingt-huit vers de l'épode ancienne, au lieu de trente-six qu'elle contenait; d'où il résulte que l'ancienne épode a perdu en tout huit vers, dont six ou sept avaient leur place très probablement entre le 14^e et le 21^e, et un ou deux entre le 26^e et le 29^e. Cette conclusion est, d'ailleurs, parfaitement d'accord avec les scolies métriques recueillies par Triclinius. En effet, dans ces scolies, après les quatorze premiers vers de l'ancienne épode, sont notés six à sept vers acatalectiques qu'on cherchera en vain dans la seconde partie antistrophique du texte actuel. Dans celui-ci, au contraire, on rencontre huit nouveaux vers qui, comme nous venons de le démontrer, n'existaient pas dans la première épode.

Si ces considérations ont la valeur que nous leur accordons, il nous semble permis de rétablir l'épode de la manière suivante :

Ἦ λάρπουσα πέτρα πυρός,
δικέρυφον σέλας ὑπὲρ ἕκρων
Βαγγειῶν Διονύσου
λατρειῶν Φοιβητίων.
Οἶνα θ', ἃ καθαμέριον
στάξεις τὸν πολύκαρπον
οἰνάνθηας ἱεῖσα βότρυν·
ζῆθεά τ' ἄντρα δράκοντος, οὐ-
ρειάί τε σκοπιαί θεῶν,
νιφοβόλον τ' ὄρος ἱρόν, εἰ-
λίσσω ἀθανάτας θεοῦ

χρῶς γενόμεν ἄφοβος
παρὰ μεσόμοφαλα γύαλα
Φοῖβου Δίρκην προλιποῦσα.

.
.
.
.
.
.

Νῦν δέ μοι πρὸ τειχέων
αἶμα θάϊον φλέγει
σῆμα φονίας μάχης,
ἂν Ἄρης τάχ' εἴσεται
παισὶν Οἰδίπουν φέρων
πημονὴν Ἐρινύων

.
.

τάδ' ὃ μὴ τύχῃσι πόλει·
κοινὰ γὰρ φίλων ἄχρη,
κοινὰ δ' εἴ τι πείσεται
ἑπτάπυργος ἄδε γὰ,
Φοινίσσα χώρα. Φεῦ, φεῦ,
κοινὸν αἶμα, κοινὰ τέκεα
τῆς κερασφόρου πέφυκεν (Ἴους),
ᾧν μέτεστί μοι πόνων.

Le squelette de notre chant ayant été ainsi constitué, il nous faut, à présent, le débarrasser des fautes et des interpolations contenues dans ses détails.

Commençons par la partie antistrophique du chant.

Nous avons dit plus haut qu'au lieu du mot *Λεξία* qui termine le deuxième vers de la strophe, nous devons lire très probablement *λείας*.

Les raisons qui militent en faveur de cette substitution sont nombreuses. Tout d'abord, nous savons que le mot *ἀκροθίνια* et son analogue *ἀπαρχαί*, toutes les fois qu'on les rencontre seuls chez les tragiques et les auteurs classiques, signifient la meilleure partie des récoltes qu'on avait l'habitude d'offrir aux dieux. *Ἀκροθίνια, ἀπαρχή τῶν θινῶν· θίνες δὲ εἰσὶν οἱ σῶροι τῶν πυρῶν ἢ κριθῶν* (Hesych.). Aussi lit-on dans Eschyle, *Eum.*, 824 :

Ἡελλῆς δὲ γώρως τῆςδ' ἔτ' ἀκροθίνια θύει
πρὸ παίδων καὶ γαμηλίου τέλους.

et dans un de ses Fragments

Ἡὸ μοι τὰ πολλὰ δῶρα κἀκροθίνια;

Tandis que lorsqu'ils expriment la meilleure partie du butin de guerre, et c'était le cas de nos Phéniciennes, ces mots sont suivis de *λείας*, *λαφύρων*, *δουρός*, *πολέμου*; p. ex. *δουρός ἀκροθίνια* (*Phénic.*); *ἀπαρχαί πολεμίων συγκλημάτων* (*id.*); *ἐδάσαντο τὴν λείαν καὶ τὰ ἀκροθίνια ἔπεμψαν εἰς Δελφοῦς* (*Hérod. VIII, 121*).

Une autre raison qui motiverait encore cette rectification, c'est la répétition du nom de Phœbus dans le vers suivant, répétition anormale que notre correction fait disparaître.

Il faut aussi tenir compte de la facilité avec laquelle le

copiste pouvait confondre le mot λείαζ avec Λεξίαζ. En effet, si nous admettons que le premier de ces mots avait perdu dans le texte deux de ses lettres, la deuxième et la cinquième, λ(ε):α(ξ), rien n'était plus facile au copiste que de les restituer en les empruntant au mot qui terminait le deuxième vers de l'antistrophe, et en accordant à ἀκροθίνια une signification abusive, comme il en convient lui-même. Ἀκροθίνια, κυρίως μὲν αἱ τῶν καρπῶν ἀπαρχαὶ τὸ δὲ μετὰ ταῦτα καταχρηστικῶς λέγονται, καὶ αἱ ἀπαρχαὶ τῆς λείαζ. Mais ce μετὰ ταῦτα se rapporte à l'époque alexandrine¹, et lorsqu'il s'agit d'expliquer Euripide, c'est du dictionnaire de son époque et non de celui des Hellénistes que l'on doit faire usage.

Nous observerons, en dernier lieu, que le vers en question doit correspondre non avec le deuxième, mais avec le quatrième de l'antistrophe actuelle,

κλεινῶν Ἀγηγοριδῶν,

et que, par conséquent, il doit être, comme ce dernier, un dimètre catalectique et non acatalectique.

Le second passage de la strophe qui doit être sérieusement corrigé est le suivant

ἐλά-

τα πλεύσασα, περιόρουτων

ὑπὲρ ἀκροπίστων πεδίων

Σικελίας Ζεφύρου πνοαῖς

ἰππεύσαντος ἐν οὐρανῷ.

1. Le premier exemple de ἀκροθίνια dans ce sens, se trouve dans *l'Épître aux Hébreux*, VII, 4, et chez Clém. d'Alexandrie, I, p. 349. A.

Presque tous les éditeurs des *Phéniciennes* mettent la virgule après *πλεύσασα* et considèrent le mot *περιρρέτων* comme un second complément du *πεδίων Σιζελίτζ*, sans songer qu'une pareille profusion d'éloges ne pouvait guère convenir à une île que le poète ne cite ici que très accidentellement et dont le nom, à cette époque, ne sonnait plus très agréablement aux oreilles des Athéniens.

D'autre part, la composition de ces vers pêche par la forme aussi bien que par la syntaxe. On peut dire *περιρρέτων ὑπὲρ πεδίων* comme *ἀναρπίστων ὑπὲρ πεδίων*, mais *περιρρέτων ὑπὲρ ἀναρπίστων πεδίων* est une phrase dont on chercherait en vain un second exemple chez les auteurs.

Il est à observer ensuite que dans le sens qu'on veut lui donner ici, le mot *ἐλάτζ* n'est pas en usage chez Euripide. Partout où on le rencontre dans ce poète (*Bucch.* 683, 1059, 1062, 1093, 1108; *Phén.* 1517; *Ale.* 589, etc.), ce mot sert à désigner l'arbre ou le bois de sapin, mais non le navire et encore moins la rame, comme on l'a enseigné jusqu'à présent¹. Pour exprimer ces idées, Euripide se servait des mots *ναῦς* et *ζώπη*, et de celui de *πλάτζ* (*Héc.* 39; *Or.* 54; *Tr.* 877; *Iph. T.* 1347 et 1427), mot qu'on a tort de confondre avec *ἐλάτζ*. *Πλάτζ* est la forme dorienne du mot *πλώτη* ou *πλωτή*, par lequel les Ioniens d'Asie avaient transcrit le mot phénicien Fulk (Movers) et il désignait, à l'instar de celui-ci,

1. Le *ἐλάτζαν πομπάϊαν*. *Iphig. Aul.*, 174, et le *ἐλάτζις χιλιοναῦσιν* concernent des vers interpolés, faciles à reconnaître. Tandis que dans le *ἐλάτζ δειώπω* d'*Ale.*, 446, il n'y pas de doute qu'un copiste ait substitué *ἐλάτζ* à *πλάτζ*, dans le but de mettre en concordance métrique le vers respectif avec son correspondant de l'antistrophe, vers qui commence par deux brèves au lieu d'une longue : *μελέων ἀοιδούς*.

le navire et plus particulièrement le navire phénicien ou construit à la phénicienne; et comme les navires de cette provenance excellaient en vitesse, le mot *πλάτα* n'a pas tardé à prendre la signification de bateau marcheur et correspondait à ce que les Grecs avaient appelé plus tard *δρέμωνας* ou *τρήρεις*. Or, comme tout porte à croire que ce fut un bâtiment de ce genre et non un navire ordinaire de commerce qui amena nos Phéniciennes de Tyr en Béotie, il est plus que probable que ce fut le mot *πλάτα* et non *έλάτα* qui, dans l'origine, doit avoir figuré dans le passage qui nous occupe.

Mais *πλάτα* est un de ces mots qu'Euripide n'aime pas à citer sans le faire accompagner d'un complément indiquant la qualité qui doit le distinguer dans la circonstance : *πρωτόπλους πλάτα, ποντοπόρος πλάτα, ὦ ταχεῖα πλάτα, πολύκωπος πλάτα*, etc. Or ce complément, qui fait défaut ici dans le texte, se retrouve en traduction dans certaines scolies, où on lit, en face de *έλάτα πλεύσασα περιῤῥύτων* : *έλάτα πλεύσασα δινώπω* ou *διήρει*; ce qui prouve que, dans l'ancien texte, l'adjectif, qui vient après le mot *πλεύσασα*, se rapportait à *πλάτα* et non aux *πεδίων Σικελίας*,

πλάτα πλεύσασα περιῤῥύτω

et servait à désigner la vitesse qui distinguait le navire des Phéniciennes et non son état habituel de se trouver toujours dans l'eau. *Περιῤῥύτων*, dit un ancien scoliaste, *τῶν σφόδρα ῥεομένων καὶ κύκλω κεχυμένων*, et ce n'est qu'un navire en marche rapide qui seul mériterait un qualificatif de ce genre.

Non moins nombreuses sont les difficultés soulevées par le mot ἀκαρπίτων.

Tout d'abord ce mot ne se rencontre qu'à ce passage et dans des conditions qui ne permettent pas de se prononcer sur sa signification ni sur sa syntaxe. Aussi les auteurs sont-ils d'opinions différentes à ce sujet. Les uns le traduisent par « stériles ou improductifs » λίαν ἀκάρπων, et l'attribuent aux étendues de la mer qui entoure l'île de Sicile. D'autres, au contraire, le considèrent comme exprimant l'idée d'un sol qui n'a pas besoin de culture pour produire ou qui ne s'épuise pas par la culture, τὸ ἐπεῖον δὲν δύναται γὰ κατὰσπῆ ἀκάρπιον διὰ τῆς φουτείας (Bernardaki), par conséquent très fertile.

Mais ce qui est plus certain, c'est que ce mot ne peut, dans aucune de ces trois acceptions, servir dans ce passage. Nos Phéniciennes, en leur qualité de prisonnières nouvellement arrivées de la Syrie, ne pouvaient certes avoir sur la Sicile et sur la mer qui l'entourait des connaissances qui leur eussent permis d'employer à leur égard des qualificatifs de ce genre. Tout au plus pouvaient-elles savoir que, de ce côté de la Méditerranée, il existait un pays portant le nom de Sicile, et que ce pays n'était point un rocher stérile, mais bien une île boisée et fertile, une *Zacarieh* ou *Zacra* comme on l'appelait en Phénicie¹. Et pour leur faire exprimer cette idée, Euripide n'avait pas besoin de créer un nouveau mot, puisqu'il en existait un bien mieux construit et en usage fréquent chez les

1. La plus ancienne ville construite par les Phéniciens à Sicile s'appelait Μαχαίρα, nom provenant du phénicien *Zacarieh* et exprimant, comme celui-ci, un pays boisé et fertile. (Voir mon *Essai d'interprétation de l'inscription préhellénique de Lemnos*, p. 47.)

tragiques, le mot *κάρπιμος*, *Κάρπιμον πέδον* (Euripide, *Orest.* 1086). *Θέρος κάρπιμον* (Eschyl. *Prom.* 453). *Στάχους κάρπιμος* (Soph.). Or, la meilleure preuve que c'est ce dernier terme, et non celui qui aujourd'hui figure dans le texte, dont notre poète fit usage, c'est qu'en substituant l'un par l'autre nous pouvons rendre au vers les mesures que lui reconnaît le scoliaste :

- ο - ο | - ο -

Une autre irrégularité mérite d'être relevée dans ce passage.

On est surpris de voir Euripide subordonner le départ de ses Phéniciennes de Tyr à un phénomène atmosphérique qui se produisait au delà des champs fertiles de la Sicile, et dont on ne pouvait certainement avoir connaissance en même temps en Phénicie.

Τύριον οἶδμα λιποῦσ'
Ἴόνιον κατὰ πέδον,
ὑπὲρ ἀμαρπίστων πεδίων
Σικελίας Ζεφύρου πνοαῖς
ἰππεύσαντος ἐν οὐρανῷ.

Nous sommes parties de Phénicie lorsque le Zéphire comença à souffler avec violence au delà des champs fertiles de la Sicile. Il est bien plus naturel, il nous semble, d'admettre que le phénomène en question a été observé en Phénicie et qu'il n'était, en somme, que l'apaisement du Zéphire remplacé par un vent inverse. Or, dans une pareille circonstance, c'est de la préposition *ὑπὲρ* avec l'accusatif et non avec le génitif, et du mot *πέδον* et non *πεδίων* qu'Euripide

se serait servi. Ὑπὲρ πάντων ἡλθον (Æsch. *Eum.* 241). Μελεῖν Παρνασίαν ὑπὲρ κλιτῶν (Soph. *Ant.* 1129). Ὑπὲρ ὄρων ἀριστερόν ἡλυθ' ἀκωκῆ ἔγγεος (Hom. *Il.* V, 48). Αἴθρου πέδον ἀμφιάλον. Αἰγύπτου πέδον. Τροίας πέδον, etc.

La dernière expression de ce passage qui doit attirer enfin notre attention, c'est ἐν οὐρανῷ.

On est surpris, en effet, de rencontrer ici le mot οὐρανός dans le sens de l'atmosphère

Ζεφύρου πνοαῖς
ἰππεύσαντας ἐν οὐρανῷ.

Car nous savons de la manière la plus positive, qu'au temps d'Euripide ce mot n'exprimait en grec que le firmament ou le ciel étoilé, et, pour nous servir de l'expression d'Aristote, la dernière limite de ce que nous voyons de notre planète : οὐρανὸν ἐτέρωθεν καλυόμενον ἀπὸ τοῦ ἕρον εἶναι τῶν ἄνω. Dans trois ou quatre passages de notre poète, où il en est question, ce mot se présente toujours avec ce sens (*Or.* 580 et 1003; *Phén.* 1; *Hercul.* 510). Il nous faudrait descendre jusqu'à la basse époque des Alexandrins pour le voir employé dans le sens d'atmosphère, et tout porte à croire que cette signification tire son origine de l'hébreu. Ce furent les Septante, en effet, qui les premiers se servirent du mot οὐρανός pour exprimer ce que les Hébreux appelaient *le premier de leurs trois cieux*, c'est-à-dire l'espace dans lequel circulaient les vents, les nuages et les oiseaux. Ἐσκατίσθη ὁ οὐρανός, ἔβρεξεν ἐκ τῶν νεφελῶν τοῦ οὐρανοῦ, τὰ πετεινά τοῦ οὐρανοῦ, etc.

Mais cet espace, les Grecs l'ont désigné, dès la plus haute

antiquité jusqu'à aujourd'hui, par le mot *ἀήρ* ou *ἀέρας*, et non *ὠρανός*, *Ἄερί ποτᾶται*. (*Orest.* 7.) *Λόγων παρακλέυσιμα ἀέρι φερόμενον οἴχεται*. (*Suppl.* 1155.) *Ἄλλα τὰ καλά σου τὰ λόγια πῆγαν σ' τὸν ἀέρα. Δι' ἀέρος εἶθε ποταμός γενόμεαν*. (*Hel.* 1478.) *Νᾶμαν πουλί γὰ πέταγα ψηλὰ εἰς τὸν ἀέρα*, etc.

Il y a donc tout lieu de croire qu'en cet endroit aussi le texte euripidien a été modifié par le copiste et que l'expression *ἐν ὠρανῶ* n'est probablement que le produit d'une transcription fautive de quelque mot qui lui ressemblait.

Comment découvrir ce mot ?

Ceux qui sont familiarisés avec le langage d'Euripide connaissent son habitude de ne pas se servir de certains termes sans les faire accompagner d'un qualificatif désignant la qualité qui, dans la circonstance, les distingue. Nous avons eu l'occasion de signaler un peu plus haut que le mot *πλάτα* était une de ces expressions. Or *πνοή* est encore un mot de cette catégorie, plus particulièrement lorsqu'il est employé au pluriel. Dans les trois quarts des cas où il est cité dans Euripide, ce mot est précédé ou suivi d'un adjectif qu'exprime sa qualité distinctive dans la circonstance. *Πνοαὶ πέμπιμοι* (*Héc.* 1285); *πνοαὶ ἐνήλιαι* (*Phén.* 680); *πνοαὶ Ἀφροδίτης φίλαι* (*Iph. Aul.* 69); *εὐαγεῖς ἀνέμων πνοαὶ* et dans *Héc.* 900, et *Hel.* 1628, où le mot *πνοαὶ* se trouve à peu près dans les mêmes conditions que dans notre passage, il est accompagné du qualificatif *ὠρῖαι*.

Or, si l'on voulait suivre les habitudes d'Euripide et donner au *πνοαῖς* de notre passage le qualificatif *ὠρῖαι*

Ζεφύρου πνοαῖς
ἰππεύσαντος ὠρῖαις

on tomberait juste sur le mot qu'il nous faut et que le copiste a dû transformer intentionnellement ou par simple négligence en ἐν οὐρανῶ.

Si ces considérations sont justes, je crois qu'il nous est permis de lire :

πλά-
τα πλεύσασα περιῤῥύτω,
κάρπιμον ὑπὲρ πέδου
Σικελίας Ζεφύρου πνοαῖς
ἰππεύσαντος οὐραίας.

Dans l'antistrophe, la partie qui a besoin d'être corrigée est sans contredit

ἴσα δ' ἀγάλμασι χρυσεοτεύ-
κταις Φοίβῳ λάτρεις γενόμεν,

car, dans l'état où il se trouve actuellement, ce passage n'a pas de sens.

De quelque façon qu'on considère le mot ἴσα, qu'on le prenne pour un adverbe ou pour la forme dorienne de l'adjectif ἴση, on ne réussit pas mieux de relier, par son entremise, le Φοίβῳ λάτρεις au ἀγάλμασι χρυσεοτεύκταις. Car dans la langue grecque, ce mot ne peut relier deux mots différents, que si ces mots ont une ou plusieurs qualités en commun et à degré égal. Et la qualité qui, dans notre cas, distingue les Phéniciennes : εἶναι λάτρεις τινί, est de celles qu'on ne rencontre jamais dans une statue, quand bien même elle serait en or.

Pénétré de cette idée, Hermann, l'auteur qui, après Val-

kenaër, a le mieux compris Euripide, n'a point hésité de lire ἵνα au lieu de ἴσα et de traduire : *je suis venue ici pour devenir la servante des statues ou des ex-voto en or de Phœbus,*

ἵν' ἀγάλμασι χρυσεοτεύ-
κταις Φοίβῳ λάτρεις γενέσθαι.

Mais si ingénieuse et autorisée qu'elle soit, cette interprétation ne peut non plus soutenir l'examen de la critique.

En reliant le mot λάτρεις à ἀγάλμασι, on commet deux fautes à la fois. On dégrade considérablement le rôle élevé qu'Euripide entendait donner à ses Phéniciennes, et en même temps on viole la langue. Dans toute sa tragédie, le poète nous fait comprendre que ses choristes étaient des vierges destinées au service personnel de Phœbus et non des esclaves chargées de l'entretien matériel du temple. Nous savons d'une autre part que, chez les anciens Grecs, le mot λάτρεις ne s'appliquait qu'à des personnes, jamais à des objets. On disait λάτρεις Ζηνί, λάτρεις Καπανέως, λάτρεις Ἀπέλλωνος, etc., mais dans aucun cas λάτρεις ἀγαλμάτων. Les seuls mots qui font exception à cette règle (et cela par la raison que, dès la plus haute antiquité, ils servaient à désigner la famille et, par conséquent, les individus qui constituaient la famille) sont δόμος, μέλαθρον, et par extension θύρα. Δόμων λάτρεις, μελᾶθρων λάτρεις, θυρῶν λάτρεις. De sorte que si l'on tenait à conserver à ces vers le sens qu'Hermann a voulu leur attribuer, on devrait compléter sa

version en substituant le mot *μελάθροισι* ou *δέρμοισιν* à celui de *ἀγάλμασι* et le mot *Φοίβου* à celui de *Φοίβῳ* :

ἵνα μελάθροισι χρυσεοστεύ-
χοισι Φοίβου λάτροις γενόμεν.

ce n'est qu'alors qu'on pourrait traduire : *pour servir comme hiérodote dans le temple doré de Phœbus.*

Mais alors, on aura dans l'antistrophe deux vers exprimant, dans les mêmes termes, l'idée que le poète nous a émise déjà dans la strophe, ce qui constituerait, dans un chant épodique, une répétition de plus mauvais goût et que nous ne saurions attribuer à Euripide.

Pour toutes ces raisons et pour celles que nous allons exposer plus loin, nous croyons, au contraire, que les deux vers en question ont été fabriqués sur le modèle de leurs correspondants de la strophe, et qu'après avoir figuré longtemps à la marge du manuscrit, ils ont été introduits ensuite en la place qu'ils occupent actuellement.

Les trois derniers vers de l'antistrophe ne se présentent pas mieux, et tout porte à croire qu'ils ont été, eux aussi, sérieusement altérés.

Au dire du scoliaste, le neuvième vers de l'antistrophe était, dans le texte ancien, un trimètre brachycatalectique, tandis que dans le texte actuel, il constitue un dimètre hypercatalectique.

Puis, contrairement aux habitudes des poètes grecs, son auteur y personnifie l'eau de Castalie et lui attribue un verbe, *ἐπιμένει με*, exprimant une action qui ne peut guère s'associer

avec un élément aussi remuant que l'eau d'une source vivante. Il eût certes bien mieux fait de se servir, à la place de ὕδωρ, du mot πηγὴ ou κρήνη ou tout simplement de celui de Κασταλία, qui aurait donné au moins au vers ses mesures anciennes. Mais, à ce qu'il paraît, il avait des raisons particulières pour agir ainsi.

Le dixième vers

ἐπιμένει με κόμας ἐμάς

est celui qui a été refait, on ne sait de quels matériaux ni sur quelle base, par le scoliaste, τὸ δὲ τῆς ἀντιστροφῆς ἐναντίον κῶλον οὐ καλῶς ἔχον διορθώθη παρ' ἡμῶν, et cette correction a été respectée par les commentateurs à l'égal des vers d'Euripide même. Il est cependant facile de voir qu'elle a été entreprise, moins pour corriger un passage altéré de notre poète que pour pouvoir rattacher à ce passage un vers étranger,

Φοιδείαισι λατρείαις,

que la négligence des copistes avait laissé s'introduire dans l'antistrophe. Faite dans ces conditions, la correction ne pouvait qu'altérer le texte, au lieu de le corriger. En effet, si l'on considère que les jeunes filles de l'antiquité allaient à la fontaine pour laver leur linge, non pour baigner leur chevelure; que le mot γλιδή, qui n'est que la forme raccourcie de γλινίς -ίδος, exprimait, dans l'antiquité, non le luxe et le décor, mais tout simplement le vêtement et plus particulièrement celui des femmes; ἦν εἴγε γλιδὴν τέκνω προσάψασα (*Ion.* 26); πέπλους τε τοὺς πρὶν λαμπρά τ' ἀμφιβλήματα γλιδάς τε πόντος

ἤρπασε (*Hel.* 429), etc.; que le verbe δεῦσαι exige dans cet endroit un complément au datif, indiquant le liquide dans lequel les Phéniciennes devaient tremper ce qu'elles avaient à tremper; πᾶν δὲ δέμνιον ἐφθαλμοπέγχιω δεύεται πλημμυρίδι (*Alc.* 182), πελάγῳ μελίσσης ἀφθόνως δεδευμένα (*Cress. fr.* VIII, 5); qu'enfin ce liquide ne pouvait être, dans notre cas, que l'eau limpide de Castalie, l'on n'hésitera pas à reconnaître que le scoliasite, pour pouvoir relier au verbe δεῦσαι le vers interpolé Φοιβείαισι λατρείαις, a substitué le mot κάμας ἐμάς aux mots ὕδασιν οἷσι, qui très probablement occupaient originairement leur place, et il a réduit παρθένων γλιδάν, le vrai complément direct du verbe δεῦσαι, au rôle d'une apposition.

Si ces considérations ont réellement la valeur que nous leur accordons, nous croyons pouvoir lire

(παγὰ δὲ Κασταλίας
ἔτι μένει με ὕδασ' ἐοῖς)
δεῦσαι παρθένων γλιδάν,

et traduire : « *la fontaine de Castalie attend encore que j'aie lavé dans ses eaux ma tunique virginale* », en considérant bien entendu les deux premiers vers, comme donnant le sens et non la composition de ceux qu'ils ont remplacés.

Mais la modification la plus radicale que nous croyons devoir apporter à la partie antistrophique du chant est la suppression des deux premiers vers de l'antistrophe :

πόλεος ἐκπροχρηθεῖς' ἐμάς
καλλιστεύματα Λοζία

et la *substitution de deux vers moyens de la strophe*

ἴν' ὑπὸ δειράσι νηρεβόλοις
Παρνασσῷ κατενάσθηεν

aux deux vers correspondants de l'antistrophe

ἴσ' ἀγέλασι χρυσεστεύ-
κταις Φοίβῳ λάτρεις γενόμεν.

Voici pourquoi :

Dès la première lecture du chant, on est vraiment surpris de rencontrer ces six vers dans un milieu où leur présence est aussi embarrassante qu'inutile. On ne peut pas comprendre, en effet, pourquoi Euripide, après avoir fait dire à ses choristes qu'elles étaient les plus belles prisonnières de guerre, attachées au service du temple de Phœbus, leur fait réciter les deux premiers vers de l'antistrophe qui ne sont qu'une interprétation des trois premiers vers de la strophe. Et, après nous avoir dit que leur voyage était fait dans le but de s'installer dans la vallée du Parnasse, le poète revient, dans l'antistrophe, sur le même thème et nous répète en deux vers ce qu'il nous a si bien exposé dans la strophe.

On n'est pas moins surpris de constater ensuite que quatre de ces vers, les deux premiers de l'antistrophe et les deux moyens de la strophe, interrompent l'évolution naturelle de l'idée fondamentale de la partie antistrophique de notre chant

et coupent celui-ci en trois trouçons, qu'on a peine à relier entre eux, à moins qu'on ne saute chaque fois par-dessus les vers qui les séparent.

Mais ce qui nous porte le plus à considérer ces quatre vers comme interpolés ou mal placés, c'est qu'ils n'ont aucune corrélation avec ceux qui les avoisinent.

Quel que soit le sens qu'on veuille donner au vocable ἔνα, qu'on le considère comme un adverbe indiquant le lieu ou le but, qu'on y lise κατενάσθην ou κατενάσθη ou κατενασθῶ ou κατενασθίην, on ne réussit pas mieux à relier les deux vers moyens de la strophe à ceux qui les précèdent, ni à retirer un sens quelconque correspondant à la situation.

Rapporter, à l'instar du scoliaste, le vocable ἔνα à μελάθρων; prendre le ὑπὸ δεῖράσι νηροβόλου Παρνασσῶ pour un second complément local de la future habitation de nos Phéniciennes, et κατενάσθην comme équivalent de ἐτάχθην εἰκῆσαι, pour pouvoir traduire ensuite : ἔνα, c'est à-dire ἐν οἷς μελάθροις, ὑπὸ ταῖς χιονοδόκηταις τοῦ Παρνασσῶ δεῖράσι, ἐτάχθην εἰκῆσαι — *ubi, sub jugis nivosis Parnasi, domicilium mihi constitutum est* — c'est faire des phrases dont Euripide ne s'est jamais servi, c'est lui prêter des idées auxquelles très probablement il n'a jamais pensé. Si vraiment notre poète avait l'intention de dire ce que les scolastes lui mettent à la bouche, il aurait donné certainement une tout autre tournure à sa phrase; il se fût exprimé, dans l'un de ces cas, comme dans les *Suppliantes*, 635-537

μάχη,
ἔν' οἱ Θανάτων ἐπὶ δεσποτῶν λόχοι
ἠγωνίσαντο, ῥεῦμα Διρκάϊον πέρα.

Dans l'autre cas, comme dans son *Hécube* (101-102) :

ἴν' ἐκληρώθην ou προσετέλθην θεόλη,

et il eût évité deux expressions aussi incorrectes que difficiles à comprendre.

On ne réussit pas mieux à relier ces deux vers à ceux qui les précèdent, lorsqu'on prend le vocable ἴνα comme un adverbe indiquant l'intention ou le but. L'interprétation aujourd'hui en honneur dans les lycées : Τύρισσ' οἶδ' ἔλα λιπεῦσ' ἔβην... ἴν' ὑπὸ θεϊράσι Παρναξῶν κατενώσθην, « *je suis venue de Tyr avec l'intention de m'installer sous les cimes neigeuses du Parnasse* » soulève beaucoup plus d'objections qu'on ne le croit. Tout d'abord, elle admet que λιπεῦσ' ἔβην est équivalent de ἦλθω λιπεῦσα, ce qui n'est pas du tout exact, comme nous allons le voir tout à l'heure.

Elle nous oblige ensuite à couper la strophe en deux parties, en mettant un point après le mot κατενώσθην ; car, en sa qualité de finale, l'expression ἴν' ὑπὸ θεϊράσι... κατενώσθην doit occuper la dernière place dans la période dont elle exprime le but. Mais, si l'on accepte cette coupure, on est obligé, en dernier lieu, de changer la construction de la phrase qui suit, en lisant Ἰόνισσ' δ' ἔπλευσα πόντον au lieu de Ἰόνισσ' κατὰ πόντον... πλεύσασα. En effet, une fois détachée par ladite coupure du verbe dont elle était dominée, la seconde partie de la strophe devra reprendre son indépendance, au risque de devenir inintelligible. C'est la règle qui régit la période finale dans Euripide, aussi bien que dans tous les auteurs classiques.

Les quelques exemples qui suivent suffiront, je crois, à confirmer ce que nous venons d'avancer

Πολὺν δὲ σὺν ἐμοὶ χρυσὸν ἐκπέμπει λάθρα πατήρ,
ἵνα τοῖς ζῶσι εἴη παισὶ μὴ σπάνις βίου. Νεώτατος δ' ἦν ἐγὼ
Πριαμιδῶν.

(*Héc.* 10-13.)

Ἐπεὶ δὲ Τροία... ἀπόλλυται...
κτείνει με ξένος πατρῶος...
... ἴν' αὐτὸς χρυσὸν ἐν δέμοις ἔχη.
Κεῖμαι δ' ἐπ' ἀκταῖς...

(*Id.* 21-26.)

Εἰς τήνδε πρῶτον ἦλθον Ἑλλήνων πόλιν,
... ἴν' εἴην ἐμμανῆς δαίμων βροτοῖς.
Πρώτας δὲ Θήβας... ἀνωλόλυξα.

(*Bacc.* 20-23.)

Mais personne n'a le droit de modifier de cette manière un texte qui a en sa faveur tous les manuscrits, outre l'avantage de répondre bien mieux à l'idée fondamentale du chant que la version qu'on voudrait mettre à sa place.

L'idée qui fait le sujet de la partie antistrophique du chant est, comme Euripide lui-même nous l'indique, la suivante : « Choisis parmi les prisonnières de l'île de Phénicie comme offrande à Phœbus, nous avons quitté Tyr et, après avoir traversé la mer Ionienne, nous sommes arrivées en Béotie, pour être expédiées à Delphes. » Et, dans

un pareil discours, l'expression qui indique le but final de celui qui parle ne peut être placée qu'après l'indication, non du lieu d'où il est parti ou de la mer qu'il a dû traverser, mais du lieu qui lui servira de dernière étape pour atteindre sa destination.

Or, cette dernière étape de nos Phéniciennes étant la ville de Thèbes, la place que doit occuper, dans notre chant antistrophique, l'expression ἴν' ὑπὸ δειράσι Παρνασσῷ κατενάσθην devra être nécessairement celle qui vient après le sixième vers de l'antistrophe du texte actuel

Καὐμαίων δ' ἔμολον γὰν
κλειῶν Ἀγηνόριδαν
ἔμογενεῖς ἐπὶ Λαίου
πεμφθεῖς ἐνθάδε πύργους,
ἴν' ὑπὸ δειράσι νηροδόλοισ
Παρνασσῷ κατενάσθην.

Mais cette place est occupée dans les manuscrits par une autre expression qui, en deux vers très mal construits, nous répète la même chose :

ἴν' ἀγάλασι χρυσεοτέ-
κτοις Φοίβῳ λάτρει γυνέμην.

Il faut, par conséquent, préciser laquelle de ces deux expressions a plus de droit à terminer l'idée fondamentale de notre chant et laquelle devra être écartée.

A cette question la réponse est facile.

Nous venons de voir que les deux vers qui, dans le texte actuel, se trouvent à cette place, tels qu'ils figurent dans les éditions, ne sont que le produit d'une série de corrections plus ou moins ingénieuses de deux vers, dont on ne pouvait tirer aucun sens, tandis qu'aux vers

ἴν' ὑπὸ δειράσι νιροβόλοις
Μαργασοῦ κατενάσθην.

on ne peut reprocher que d'être placés dans un milieu qui n'est pas le leur. Dans ces conditions, personne, croyons-nous, n'hésitera à se déclarer en faveur de ces derniers et à accepter leur substitution à ceux qui, jusqu'à présent, ont si indûment occupé leur place.

Non moins nombreuses ni moins importantes sont les raisons qui militent en faveur de la suppression des deux premiers vers de l'antistrophe :

πέλας ἐκπροκριθεῖς' ἐμῆς
καλλιστεύματα Λεξία

Ainsi que nous venons de le dire, ces deux vers constituent une sorte de refrain, répétant le sens des trois premiers vers de la strophe. Cette disposition enlève à l'antistrophe tout rapport avec ce qui vient avant elle et lui donne une indépendance égale à celle qui distingue la strophe de la partie qui la précède. Or, ce genre de composition n'est en

usage, chez Euripide, que dans les chants dits *antistrophiques*, où chaque strophe constitue un petit chant à part; tandis que dans les chants épodiques et plus particulièrement dans les triades épodiques, strophe, antistrophe et épode constituent un seul chant terminé par un vœu ou par une prière et chanté, partie en hémichore, partie par tout le chœur réuni. Le fait est tellement commun chez Euripide et chez Sophocle, que nous ne croyons pas nécessaire d'en citer des exemples.

Les deux vers en question ont ensuite un double inconvénient : celui de ne pas pouvoir subsister sans être reliés avec les vers qui suivent, et celui d'avoir obligé leur auteur, pour les y rattacher, à porter atteinte au texte ancien, en lisant *καδμείων ἔμολον γᾶν*, au lieu de *καδμείων δ' ἔμολον γᾶν*, qui se trouve dans tous les manuscrits. — Or, l'existence de ce vocable dans les manuscrits est, à notre avis, le meilleur indice que la partie antistrophique du chant, qui vient après les deux premiers vers, faisait à l'origine suite au corps de la strophe, et en constituait la seconde période :

Τύριον ὄϊσμα λιποῦσ' ἔθαν

Ἴόνιον κατὰ πόντον, εἰς.

Καδμείων δ' ἔμολον γᾶν.

De sorte que notre chant ne différait en rien, au point de vue de sa construction, des chants épodiques d'Hécube, d'Hippolyte et d'Andromache.

Nous devons ajouter enfin que les deux vers en question

contiennent un mot qui seul suffirait à démontrer leur origine alexandrine. C'est le mot *ἐκπροκριθεῖσα*.

Les anciens Grecs, et plus particulièrement les classiques, n'admettaient pas, dans la composition, deux prépositions successives, à moins que la seconde commençât ou que la première finît par une voyelle. Ils disaient *παρεκτρέπω*, *παρεμβάλλω*, *προεξάρχω*, *προὔπαρχω* et très probablement *προεγλείπω* et *προεκκρίνω*, mais dans aucun cas *ἐκπροκρίνω* ou *ἐκπρολείπω*. — Les deux ou trois exemples de composition de ce genre qu'on rencontre dans Euripide *τί δ' ἐκπροθυμῆ τῶνδ' ἀπαλλάχθαι γάμων?* (*Phénicie*. 1672) et *παγὰν ἐκπροϊούσαι* (*Ion*. 119), ne sont pas des exceptions à la règle, mais tout simplement des fautes d'orthographe; et la preuve en est qu'Euripide répétant, quelques vers après, la même idée, dit : *τί δὲ προθυμῆ*, non *ἐκπροθυμῆ*, et dans les *Bacchantes* *κρήνην ἐξανοῦσαι οἴνου*, non *ἐκπροῖούσαι*.

Pour rencontrer des composés de ce genre il nous faudra descendre jusqu'à la basse époque alexandrine, aux hellénistes juifs, d'où très probablement elles sont passées à Polybe, à Plutarque et à Diodore. C'est là qu'on rencontre les *ἐκπρόθεσμος*, les *ἐκπεριάγω*, les *ἐκπεριέρχμαι*, etc., mais jamais dans les auteurs qui ont précédé Aristote.

On peut donc très logiquement admettre que ces deux vers, aussi bien que ceux qui terminent le récit du voyage des Phéniciennes, dans l'antistrophe du texte actuel, sont l'œuvre d'un de ces grammairiens de l'époque alexandrine, qui avaient l'habitude de s'exercer dans l'art de la versification en changeant la forme et la constitution des vers des poètes classiques, et qu'un copiste ignorant les aura transportées

ensuite de la marge du manuscrit dans le texte même, — les deux premiers à la tête de l'antistrophe, les deux autres dans la place occupée jusqu'alors par

ἴν' ὑπὸ δειράσι νηροδόλοισ
Παρνασσῷ κατενάσθην

repoussés eux-mêmes au milieu de la strophe.

Si ces considérations ont la valeur que nous leur accordons, nous croyons pouvoir restaurer la partie antistrophique de notre chant de la manière suivante :

STROPHE

Τύριον οἶδμα λιπεῦσ' ἔθαν
ἀμροθίνα λείας
Φοινίσσης ἀπὸ νάσου
Φοίβῳ δούλα μελάθρων
Ἰόνιον κατὰ πόντον πλά-
τα πλεύσασα περιφρύτω,
κάρπιμον ὑπὲρ πέδον
Σικελίας Ζεφύρου πνοαῖς
ἱππεύσαντος οὐρίαις.

ANTISTROPHE

Καδμείων δ' ἔμολον γαῖαν
κλεινῶν Ἀγηγοριδῶν
ὁμογενεῖς ἐπὶ Λαίῳ

πεμφθεῖσ' ἐνθάδε πύργους,
ἴν' ὑπὸ θειράσι νηροδέλοις
Παρνασσῶς κατενάσθηγ.
(παγὰ δὲ Κασταλίας
ἔτι μένει με ὕδασ' ἐοῖς)
δεῦσαι παρθένον γλιδάν.

Nous n'avons pas besoin de relever les avantages qu'une pareille restauration du texte présente au point de vue synthétique, syntactique et explicatif; nous nous bornons à signaler ce fait, à notre avis, fort intéressant que, malgré les grands changements que nos deux chants antistrophiques subissent dans cette circonstance, ils n'ont besoin que de très légères, nous dirons insignifiantes, retouches, pour se mettre en parfaite concordance métrique entre eux. Il suffirait, à cet effet, de lire dans le premier vers de l'antistrophe Γ'αῖον au lieu de Γ'ἄν, dans le sixième Παρνασσῶς au lieu de Παρνασσῶ et dans le neuvième παρθένον au lieu de παρθένιον, pour rendre les vers respectifs tout à fait semblables, au point de vue métrique, à leurs correspondants de la strophe, point capital lorsqu'il s'agit de rectifications de cette nature.

Passons à la partie monostrophique de notre chant et, tout d'abord, occupons-nous de ses deux premiers vers

ὦ λάμπουσα πέτρα πυρός,
δικόρυφον σέλας ὑπὲρ ἄκρων

De prime abord, ces vers ne paraissent pas trop altérés. U

n'y a pas de variante de texte dans les manuscrits, et ce que dit le chœur dans les vers suivants, ne laisse subsister aucun doute sur le sens que nous devons leur donner. Aussi tous les commentateurs s'accordent-ils à traduire, à l'instar de l'ancien scoliaste : « *O montagne lumineuse du Parnasse ! ὦ λάμπων Παρνασίον ὄρος.* »

Mais que de difficultés ! Quelle divergence d'opinions, lorsqu'il s'agit de la syntaxe ! Les uns lisent ὦ λάμπουσα πέτρα πυρός, les autres ὦ λάμπουσα πέτρα, πυρός δικόρυφον σέλας, d'autres relient le mot πυρός d'un côté à σέλας, de l'autre à Βακχειῶν Διονύσου · σέλας πυρός Βακχειῶν Διονύσου, de sorte que, au lieu d'une, nous avons trois ou quatre explications différentes, dont aucune ne vaut les honneurs dont elle est l'objet.

Et la raison en est bien simple.

Le mot πέτρα est un terme générique et, seul, il ne peut jamais désigner une montagne déterminée. Le mont Parnasse, ensuite, n'a jamais porté le nom de πέτρα πυρός. Les anciens poètes l'appelaient πέτρα Δελφίς ou πέτρα Κωρυκίς ou πέτρα Πυθούς des noms du village existant à ses pieds, mais jamais πέτρα πυρός. En dernier lieu, le mot σέλας, dans la place qu'il occupe dans ce passage, sert à exprimer la splendeur et la magnificence des fêtes de Bacchus plutôt que la lucur du feu de ses sacrifices, comme ce serait le cas si nous adoptions la dernière de ces explications.

Nous sommes, par conséquent, obligés d'avoir recours à une autre interprétation et la meilleure serait, à notre avis, de considérer le mot πυρός comme le produit d'une transcription défectueuse du mot Πυθούς et de le remplacer par celui-ci, en laissant tout le reste à sa place.

En effet, rien n'est plus facile que la confusion de Πυθῆς avec πυρός, dans le cours d'une copie des textes anciens, les deux lettres ρ et θ ayant tout à fait la même forme. Cette confusion peut arriver surtout si le copiste est une personne familiarisée avec l'idiome des Septante, dans lequel les expressions analogues sont assez fréquentes. (*Jérem.* LI, 25; *Apocal.* VIII, 8.)

Bien plus évidente est la corruption du texte dans les vers suivants :

Νιφεθέλον τ' ὄρος ἱρόν εἰ-
λίσσω ἀθανάτας θεοῦ
χορός γενόμεν ἄφοβος.

Les variantes sont nombreuses, de même que les opinions des auteurs sur le sens à donner à ce passage. Un manuscrit porte ἀθανάτας θεοῦ, un autre ἀθανάτους θεούς, un troisième ἀθανάτων θεῶν, et un dernier ἀθανάτας θεοῦ χορός au lieu de χορός. Un éditeur met la virgule après ὄρος ἱρόν, un autre après εἰλίσσω, un troisième après χορός, et chacun cherche à expliquer le passage d'une manière particulière. Hermann prétend que la divinité invoquée, dans cette circonstance, est Athena Pronoia, dont le temple existait au pied du Parnasse, jusqu'aux temps de Pausanias. Gélius soutient que c'est Artémis, d'autres Dionysus ou Phœbus et, s'il faut en croire Bernardaki, le mot ἀθανάτας n'est pas un complément de θεοῦ, mais de χορός θεοῦ, et le verbe γενόμεν se relie à χορός et non à ἄφοβος comme on l'a cru jusqu'à présent; de sorte que le

sens en serait γενόμην χειρὸς θεοῦ, c'est-à-dire ὑποχειριστὸς τοῦ θεοῦ (τοῦ Ἀπέλλωνος), c'est-à-dire hiérodoule, ὥστε διαμένειν διατελῶν αὐτόθι ἄφρονας.

Nous n'avons pas besoin d'analyser, encore moins de critiquer, ces opinions. Leur grand nombre et leur diversité indiquent assez qu'elles sont peu solidement constituées ; nous nous bornerons, par conséquent, à exposer la correction que nous croyons devoir apporter à ces vers pour les rendre en état d'exprimer quelque chose.

Pour nous débarrasser de toutes ces difficultés et donner au passage en question un sens naturel et plus ou moins en rapport avec ce qui précède, il n'y a, à notre avis, qu'un moyen ; c'est de regarder la version ἀθανάτων θεῶν comme l'équivalent de ἀθανάτων Νυμφῶν, ou de la remplacer par cette dernière, et de traduire : « *chœur des Nymphes immortelles!* » à l'instar de Νηρείων χορός, ἄστρων χορός, etc., en considérant le tout comme la personne à laquelle les Phéniciennes se sont adressées en dernier lieu.

Il est notoire que le mont Parnasse n'était pas seulement le siège du culte de Bacchus et de Phæbus, mais aussi celui des Muses ou des Nymphes, et que ces dernières n'étaient, dans le commencement, que des hiérodoules idéalisées plus tard par la poésie. Pausanias nous raconte (*Phoc.* C, 6, voir aussi *Strab.* IX, 417), que l'un des sommets du Parnasse était le domaine des Bacchantes, l'autre celui des Nymphes d'Apollon, et que la grotte de Κωρύκιον servait de demeure à ces dernières. Nous savons, d'autre côté, que toutes les fois que les poètes avaient l'occasion de chanter le mont Parnasse et les deux divinités qui y étaient installées, ils n'omet-

taient jamais de faire également mention des Bacchantes et des Nymphes. (Voir Soph. *Antig.* 1126-1130; Eschyl. *Eum.* 22-25.)

Il était, par conséquent, très naturel que nos Phéniciennes, après avoir invoqué la montagne lumineuse, si célèbre pour les fêtes d'Apollon et de Bacchus; après avoir nommé une à une toutes ses cimes, ses vallées, ses grottes miraculeuses, ne pussent négliger d'invoquer également leurs futures compagnes, les Nymphes et les Bacchantes, qui, dans leurs danses, entouraient la sainte montagne. C'est ce qu'elles font, à la fin de l'invocation, en leur ouvrant leur cœur, et en leur confiant le désir qui, à ce moment, embrasait leur jeune âme.

Mais une autre rectification du texte nous paraît indispensable pour compléter l'idée de cette invocation et mettre ses différentes parties en parfait accord.

Si dépourvues de tact qu'on puisse supposer les Phéniciennes, on ne peut certes leur attribuer la maladresse de rapporter, dans une invocation si solennelle, leur désir de s'installer au Parnasse uniquement à la peur que leur causait la présence des ennemis. Γενσίμην ἄφοβος, αἱ γὰρ ἱερέ-
δουλοι εὐδένα φοβούνται, comme l'a interprété le scoliaste. Νῦν δὲ ὁ χορὸς διατελεῖ ἔμφροος, ὡς δηλοῦται ἐκ τῶν ἐπομένων. (Bernardaki.)

Tout ce qu'elles ont dit jusqu'à présent n'indique nullement la peur pour leur personne, mais le désappointement causé par le retard, et le grand désir qu'elles avaient d'entreprendre le plus tôt possible le service auquel elles étaient destinées. Elles ne pouvaient, par conséquent, tenir dans cette circonstance, un si différent langage.

Or, ce fait étant admis, un vœu du même genre, en usage

très fréquent chez le peuple grec, nous met sur la piste de la rectification que demande le mot ἄφροδος. Les Grecs modernes, dans une occasion pareille, disent πέσον ἐπιθυμῶσα νὰ περάσω μαζήσου τὰ νειάτα μου, τὴν ζωὴ μου τὰ γεράματα μου, etc., « *combien je désirerais passer avec vous ma jeunesse, ma vie, ou ma vieillesse* ». Mais passer quelque part la jeunesse, les anciens Grecs l'exprimaient par un seul mot, celui de ἀφροδάω ou γίγνομαι ἄφροδος, ce que nous fait présumer que le mot ἄφροδος du texte est le produit d'une transcription erronée du mot ἄφροδος; et, en restituant ce dernier dans le texte, non seulement on épargne aux Phéniciennes de notre chœur aussi bien qu'à Euripide, une impolitesse tout à fait contraire à leur caractère, mais on donne en même temps à la phrase bien plus d'harmonie, un sens bien plus naturel et on la met en parfait accord avec ce qui précède : « *Et toi, chœur des Nymphes immortelles, qui entoures cette montagne sainte, combien je désirais passer ma jeunesse dans ces vallées couvertes de neige, quittant pour toujours le pays arrosé par Dirké.* »

Dans la partie complémentaire de l'épode, telle que nous venons de la formuler, il n'y a pas de corrections à faire. En remplaçant la version ἀν' Ἀφροδ' ἀλά' εἴσεται par ἀν' Ἀφροδ' ἀλά' εἴσεται et celle de τέλεια par τέλει ou τέλεια, on ne fait que remettre en honneur deux versions anciennes qu'un commentateur, soit pour rendre l'expression plus élégante, soit pour donner au vers une concordance métrique avec son correspondant de l'antistrophe, a cru bon de mettre de côté. Et, en supprimant dans le vers le dernier mot Ἴεῦς, on le débarrasse d'un mot explicatif, qu'un copiste a dû relever en marge d'un manuscrit.

Mais comme la version ἄν Ἄρης τάχ' εἴσεται est aujourd'hui adoptée par tous les éditeurs, nous croyons devoir exposer les raisons pour lesquelles nous avons préféré sa concurrente.

Ceux qui préfèrent la version ἄν Ἄρης τάχ' εἴσεται, traduisent « *mais Arès ne tardera pas à s'apercevoir qu'en dirigeant cette guerre sanglante contre la ville de Thèbes, il ne fait qu'exécuter les noirs desseins des Furies contre les enfants d'Œdipe* ». Ἡ αἰτιατικὴ « πημονῶν » dit M. Bernardaki, κεῖται καταγορηματικῶς, ἢ δὲ μετοχὴ « φέρων » εἰδικῶς. "Οὐεν γόει τὰς λέξεις οὕτω : Ἡν (μάχην) τάχα εἴσεται Ἄρης φέρων = ὅτι φέρει πημονῶν Ἐρινύων τοῖς Οἰδίπου παισίν. Τάχα δὲ εἴσεται ταύτην (οὐ μάχην, ἀλλὰ πημονῶν Ἐρινύων) φέρων. (Bernard., *Phénic.* p. 42.)

Mais si telle avait été son idée, Euripide aurait certes donné une autre tournure à sa phrase; il aurait dit à l'instar de Cyclops, 645, de *Iphig. A.* 394, et d'Esch. *Eum.* 222,

ἦν (μάχην) Ἄρης τάχ' εἴσεται φέρουσαν

Ce n'est que dans ce cas que la phrase pouvait avoir la signification qu'on lui prête; tandis que, dans son état actuel :

ἦν Ἄρης τάχ' εἴσεται φέρων

elle ne diffère en rien de συμφορὰν οἶδα δρῶν, κρέοντα οἶδα κατακτανῶν, εἴσεται τέχνα ἐναίρων, et, comme celles-ci, elle ne peut exprimer qu'une chose : « *Arès ne tardera pas à comprendre qu'il est porteur d'un combat sanglant!* » Idée étrange que nous ne pouvons pas attribuer à Euripide.

La manière dont M. Bernardaki cherche à relier le participe

φέρων d'un côté avec le verbe εἴσεται, de l'autre avec πημονά» est certes très ingénieuse; mais elle a le défaut de n'avoir sa pareille, ni dans Euripide, ni dans aucun des auteurs tragiques.

Pour toutes ces raisons, nous croyons devoir remettre en honneur la version εἴσεται qui, tout en étant très correcte, nous donne un sens moins métaphorique, il est vrai, mais par contre beaucoup plus naturel et plus clair : « *Combat sans glant qu'Arès ne tardera pas à porter dans Thèbes, traitant avec lui tous les malheurs auxquels les Furies ont condamné les enfants d'Œdipe.* »

La seule objection qu'on aurait pu faire à cette dernière version serait la cacophonie provenant de la répétition du même verbe εἴσεται φέρων. Mais cette cacophonie n'est qu'apparente; car, s'il est vrai que ces deux mots constituent aujourd'hui deux temps d'un seul et même verbe, il n'est pas moins vrai que, dans l'origine, chacun en faisait partie d'un verbe différent; et, comme chacune de ces formes verbales a une constitution grammaticale propre, leur association, dans la phrase ne donne pas lieu à une répétition désagréable.

En tenant compte de ces considérations nous croyons pouvoir reconstituer le texte de notre épode de la manière suivante :

ΕΠΩΔΟΣ.

Ἦ λάμπουσα πέτρα Πυθού,
δικόρυφον σέλας ὑπὲρ ἄκρων
Βακχειῶν Διονύσου
λατρεῶν Φαιβήτων.

Οἶνα θ', ἃ καθαμέριον
στάζεις τὸν πολύκαρπον
οἰνάνθας εἶσα βότρυν·
Ζήθεά τ' ἄντρα δράκοντος, εὐ-
ρειαί τε σκοπιαί θεῶν,
νιφροδόλον τ' ἕρος ἶρον εἰ-
λίσων ἀθανάτων Νυμφῶν
χρῶς, γενοίμαν ἄρηθος
παρὰ μεσέμφαλα γυάλα
Φοίδου Δίρκαν προλιποῦσα.

.
.
.
.
.
.

Νῦν δέ μοι πρὸ τειγέων
αἶμα δάϊον φλέγει
σῆμα φουίας μάχης,
ἂν Ἄρης τάχ' οἴσεται
παισὶν Οἰδίου φέρων
πημονὰν Ἑρινύων.

.
.

τᾶδ' ὃ μὴ τύχει πόλει·
κοινὰ γὰρ φίλων ἄχρη,
κοινὰ δ' εἴ τι πείσεται
ἐπτάπυργος ἄδε γᾶ,

Φοινίσσα χώρα· Θεῦ, φεῦ,
κοινὸν αἷμα, κοινὰ τέκη
τῆς κερασφόρου πέφυκεν,
ὧν μέτεστί μοι πόνων.

Quant aux huit vers qui manquent, il faut en faire notre deuil. Les mutilations des chefs-d'œuvre littéraires, comme celles des objets d'art, ne peuvent être réparées que par leurs auteurs. Mais comme à force d'étudier une statue l'artiste arrive souvent à comprendre la forme et les proportions de celles de ses parties qui ont disparu, de même en étudiant à fond un morceau littéraire, le philologue peut souvent deviner, sinon la construction des parties qui lui manquent, au moins l'idée qu'elles exprimaient, et s'en servir pour l'intelligence générale de la pièce.

Nous avons donné plus haut les raisons qui nous ont amené à croire que les vers 26 et 27 de l'ancienne épode contenaient très probablement une invocation à la Divinité, dont le chœur implorait l'intervention en faveur de la ville de Thèbes. Non moins concluantes sont celles qui militent en faveur de l'opinion que nous allons émettre sur le sens probable des autres six vers, qui nous manquent. En lisant les six à sept vers qui suivent

Νῦν δέ μοι πρὸ τειγέων
αἷμα δάϊον φλέγει, etc.

on ne peut méconnaître que ces vers expriment l'idée d'une

amère déception, d'une *péripétie*, comme Aristote disait, qui suppose la préexistence d'un état de choses tout à fait opposé à l'état présent. Et c'est précisément la description de cet état-là qui manque à notre épode. Or, si l'on prend en considération ce que disent les Bacchantes à propos de la vie qu'elles comptaient mener après leur installation à Delphes (*Bacch.* 72-82), et le genre de lamentations auxquelles elles se livrent quand Pentheus, le roi de Béotie, fait arrêter leur chef (*idem.* 862-876), on n'hésitera pas à admettre que nos Phéniciennes, après avoir exprimé leur désir de passer leur jeunesse sous les cimes neigeuses du Parnasse, aient continué à détailler, à peu près dans les mêmes termes, tous les plaisirs et les agréments qu'elles espéraient recueillir dans ce pays, et dont elles ont été si cruellement privées par suite de l'invasion argienne.

Avant d'essayer de donner une traduction de ce chef-d'œuvre de la poésie ancienne, il nous faut encore établir le sens de quelques mots et de quelques expressions qui, par leur nature, prêtent à discussion, et dont nous ne pouvions pas nous occuper dans les pages précédentes.

En lisant les quatre premiers vers de la strophe :

Τύριον εἶδμα λιπεῦσ' ἔβαν
ἀκροθίνια λείας
Φοινίσσας ἀπὸ νόστου
Ψεῖθω δούλα μελόθρων,

on ne pourrait jamais s'imaginer les difficultés que les commentateurs ont rencontrées dans l'interprétation.

Marchant sur les pas du scoliaste ils considèrent tous les λιποῦσ' ἔδαν comme équivalant de ἤλω λιποῦσα, et traduisent « abandonnant la mer Tyrienne, je suis venue », « reliquens Tyrium mare veni », « aus den Wogen der Tyrier See komme ich ». Mais comme l'a très bien observé M. Bernardaki, λιποῦσ' ἔδαν est l'équivalent, non de ἤλω λιποῦσα, mais de ὠχέμεν λιποῦσα et, à l'instar de celui-ci signifie « j'ai quitté Tyr non pour venir ici, mais pour me rendre ailleurs ».

Cependant, si juste que soit cette observation, elle ne suffit pas encore à nous expliquer nettement ce qu'Euripide a voulu dire par cette expression.

A notre avis les ἤλω λιποῦσα, ὠχέμεν λιποῦσα, ἔδαν λιποῦσα, etc., ne signifient pas simplement, quitter un pays pour se rendre ailleurs, mais accomplir cette translation avec un empressement particulier, empressement qui indiquerait le grand désir et l'intérêt qu'a le partant pour arriver le plus tôt possible au lieu de sa destination. Partout où cette expression se rencontre dans Euripide, elle exprime toujours la même idée. Il suffirait de lire le premier vers du prologue d'*Hécube* en parallèle avec le trente et unième, pour s'en convaincre. On y verra que l'expression ἤλω λιπών du premier vers est reproduite dans le trente et unième, par celle de γυνὴ δ' ὑπὲρ Ἐκλέης ἀίσσω : *mais à présent je vole pour rejoindre ma chère mère Hécube, avant qu'on me l'enlève de ces parages.*

ὄσονπερ ἐν γῆ τῆδε Χερσονησία
μήτηρ ἐμὴ δύστηνος ἐκ Τροίας πάρα.

Il en est de même dans les Bacchantes (661-662) où Pentheus ayant entendu son berger dire :

ἤκω λιπὼν Κεθριῶνα

l'interrompt en lui demandant le motif de son empressement :

ἤμεις δ' ὅποιαν προσθεῖς σπουδῆν λόγου;

Et dans *Hécube* (98), où le poète ayant été obligé, par des raisons métriques, à remplacer ἤκω par une expression plus longue s'est servi du

Ἐκάβη, σπουδῆ πρὸς σ' ἐλιάσθην
τὰς δεσποσύνοϋς σκιγὰς προλιπεῦσα.

De sorte que la seule traduction qui conviendrait à ce passage serait, à notre avis, « choisie pour être offerte comme offrande à Phébus, *j'ai eu hâte, j'ai profité de la première occasion pour quitter Tyr* », et c'est la seule qui, comme nous l'allons voir, s'accorde avec l'idée qui domine d'un bout à l'autre la partie antistrophique du chant.

Mais lorsqu'on commet la faute de prendre ἔβαν λιπεῦσα pour ἤκω λιπεῦσα il est facile d'assimiler tout ce passage avec

Ἦκω νεκρῶν Κευθριῶνα καὶ σκέτου πύλας
λιπὼν,

le premier vers d'Euripide qu'on apprend au lycée, et qu'on n'oublie jamais plus ; ou avec

Πρωτέως γὰρ ἐκ δέμων
ἦκει λιπεῦσ' Αἴγυπτον... (Electr. 1280.)

et de traduire ensuite « *j'ai quitté la mer qui baigne Tyr et les côtes de la Phénicie*, ou « *j'ai quitté les rivages de Tyr et de l'île de Phénicie*, ou « *abandonnant la mer Tyrienne, je suis venue de l'île Phénicienne* ».

Il est cependant facile à comprendre qu'en procédant de cette manière on ne traduit pas le texte, mais on l'altère et on attribue au poète des expressions qui ne lui sont pas propres.

La mer qui baigne les côtes de la Phénicie n'a jamais porté dans l'antiquité le nom de *mer Tyrienne*, ni Tyr celui de *l'île de Phénicie*. Ces deux expressions ne pouvaient, par conséquent, servir à Euripide.

Il est notoire, d'une autre part, que, dans les locutions du genre de ἔθαν λιπεῦσα, les mots qui désignent les localités dont on arrive, se mettent constamment à l'accusatif et constituent autant de compléments directs de λιπὼν ou de λιπεῦσα :

ἦχω νεκρῶν Κευθμῶνα καὶ σκότου πύλας
λιπὼν, (Héc. 1.)

προλιπεῦσα
ἦλθεν ἐδρας σκοτίας
Ἄδου τε πύλας.

(Alcest. 124-126.)

ἤγω περίκλυστον προλιπούσα Ἀχροκόρινθον,
ἱερὸν ἔγθρον, πόλιν Ἀγροδίτης.

(*Frag.* 1069.)

La seule exception à la règle se fait en faveur de locutions constituées avec le verbe ἤγω; car ce sont les seules qui prennent leurs compléments locaux tantôt à l'accusatif, tantôt au génitif accompagné de la préposition ἐκ ou παρά ou ἀπό.

ἤγω Θέτις λιπούσα Νηρέως δόμους. (*Andr.* 1232.)

et

Ἡρωτέως γὰρ ἐκ δόμων
ἤκει λιπούσ' Αἴγυπτον... (*Electr.* 1280.)

Mais ce verbe ne faisant pas partie du premier vers de notre chant, il est grammaticalement impossible de rapporter à ce vers le Φοινίσσας ἀπὸ νάσου au titre de second complément local, comme il est donné dans le troisième de ces traductions. Si Euripide avait eu réellement l'intention de dire ce que ses traducteurs lui attribuent, il eût certes donné une autre tournure à sa phrase. Il eût dit soit

Τύριον εἶδμα λιπούσ' ἔθαν
Φοινίσσας τε νάσον

ou

Τύριον εἶδμα λιπούσ' ἤγω
Φοινίσσας ἀπὸ νάσου

et il eût placé ce dernier vers avant celui qui le précède.

Ce n'est que dans ces conditions que le passage en question pouvait comporter ces traductions. Tandis que tel qu'il est constitué actuellement le Φωνίσσας ἀπὸ νόσου ne peut être rattaché qu'au vers qui le précède ἀκροθίνα λείας, et, comme l'a très bien observé Valkenaër, il sert à désigner le pays qui a fourni les prisonnières dont nos choristes étaient les plus belles. « *Lectum munus Apollini de spoliis Phœnissæ genus insulæ* ». Le passage en question serait par conséquent à comparer non au premier vers du prologue d'*Hécube* ni à celui d'*Electr.*, mais au vers 1625 d'*Iphig. A.*

καλλιστά με σκόλλ' ἀπὸ Τρώας ἑλών

et aux vers 13-15 d'*Andr.*

Ἑλλάδ' εἰσακρόμη

τῷ νησιώτῃ Νεσπολέμῳ ὄρος γέρας

δοεῖσα, λείας Τρωϊκῆς ἐξείρετον.

Une autre faute grammaticale commise sous l'influence de la confusion de ἔδαν λιπεύσα avec ἔγω λιπεύσα est la suivante :

Scoliaſtes et commentateurs considèrent l'Ἴόνιον κατὰ πόντον comme un complément direct de πλεύσα et traduisent « *j'arrive après avoir navigué la mer Ionienne à la rame* », sans tenir compte de la préposition κατὰ, qui régit la phrase et s'oppose pertinemment à son union avec le participe πλεύσα. M. Bernardaki, qui s'est aperçu de l'inconvénient, a essayé de le corriger en rapportant la préposition à πλεύσα et en limitant la navigation à la rame seulement à la dernière partie du voyage des Phéniciennes. Au dire de M. Bernardaki, ces

jeunes filles, parties de Tyr pour se rendre directement à Delphes, ont eu, jusqu'à leur entrée dans la mer Ionienne, un vent d'est qui leur ait permis de faire cette traversée très bien à la voile. Mais lorsque leur navire s'était avancé un peu plus vers le nord et, plus particulièrement, lorsqu'il était entré dans le golfe de Corinthe, ce n'était plus du vent d'est mais des souffles de Zéphire qu'elles avaient besoin. Or, ces souffles leur ayant fait défaut, elles ont dû *terminer* leur voyage en faisant usage de la rame; ce qui aurait suggéré au poète l'emploi du participe composé *καταπλεύσασα* au lieu du simple *πλεύσασα*.

Mais si ingénieuse qu'elle soit, cette interprétation ne vaut pas plus que la précédente. Si l'une pèche par la syntaxe, celle-ci a contre elle les faits que les Phéniciennes mêmes nous racontent sur leur voyage. En effet, il suffit de prendre connaissance de ce que dit le chœur (vers 280-284) à Polydice, pour se convaincre que ces jeunes filles avaient quitté Tyr pour se rendre non directement à Delphes, mais à Thèbes, en Béotie, d'où l'illustre descendant de Laïus devait les envoyer ensuite à leur destination.

Ἀγγύρορ δὲ παῖδες ἐκ παίδων δορὸρ
Φοῖβῳ μ' ἐπεμψαν ἐνθάδ' (ἐν Θήβαιρ) ἀκροθίνων, etc.

et leur heureuse arrivée dans cette ville ainsi que leurs regrets réitérés de n'avoir pas pu encore se rendre à Delphes, ne laissent subsister aucun doute qu'elles ont fait ce voyage en traversant la mer Égée et non la mer Ionienne.

C'était d'ailleurs la plus courte et la plus commode des

routes, que les Phéniciens prenaient lorsqu'ils voulaient se rendre en pèlerinage à Delphes. Partant de Tyr par un de ces vents sud-est, que les anciens comprenaient sous le nom de *Φοινίκας*, vent revenant périodiquement¹, à l'approche de l'équinoxe, dans ces parages, ils arrivaient en moins de quatre jours à Théra, leur première station navale dans la mer Égée. De Théra ils passaient vite à Paros, également occupée par leurs compatriotes et de là, en trois ou quatre jours, ils arrivaient à Thèbes, en Béotie, à deux pas du lieu de leur destination. Tout ce voyage de Tyr à Delphes ne durait, par conséquent, que huit à dix jours et les voyageurs avaient en plus l'agrément de se trouver partout parmi des compatriotes. Tandis que pour faire le tour du Péloponèse, il leur fallait dépenser quatre fois plus de temps et s'exposer à une série de désagréments et de périls, contre lesquels personne ne pouvait se prémunir d'avance¹.

Il n'est pas admissible, par conséquent, que les Agénorides, qui avaient hâte de voir leurs prisonnières arriver saines et sauvées au lieu de leur destination, leur aient fait prendre cette dernière route et non celle que la raison et la pratique journalière leur recommandaient. (Voir Strab. VIII, 6, 20.)

Il est à observer, d'une autre part, que ce que nous appelons aujourd'hui la mer Ionienne, n'a jamais porté dans l'antiquité le nom de *Ἰόνιος πόντος*. Tous les auteurs du temps d'Euripide la désignent, comme nous allons voir tout à l'heure,

1. Au temps d'Homère, on mettait quatre jours pour aller de Candie en Égypte (*Od.*, XIV, 257) et trois seulement pour traverser la mer Égée d'un bout à l'autre (*Hom. Il.* X, 370). On mettait plus de huit jours pour se rendre de Psara à Ithaque (*Od.*, XV, 476).

par celui de Ἴονιος μυχός ou de Ἴονιος κόλπος, et c'est d'un de ces deux termes que notre poète se serait servi, si vraiment il avait eu l'intention de nous la désigner.

Il ne faut non plus oublier ce que nous avons dit plus haut, que ἐλάτῃ πλεύσασα est ici en lieu et place de πλάτῃ πλεύσασα et que cette expression ne signifie pas « naviguer à la rame », mais naviguer sur un bateau à marche rapide.

L'expression Ἴονιον κατὰ πόντον ne doit, par conséquent, pas être rattaché à πλεύσασα, mais à λιπούσ' ἔθαν, et considérée comme exprimant la direction que les Phéniciennes avaient prise après leur sortie de la mer de Tyr, — à l'instar de ce qui se passe dans le passage 15-16 d'*Hélène* :

ἐπεὶ λιπούσα τούσδε βασιλικούς δέμους
ἢ τοῦ Διὸς παῖς πρὸς θάλασταν ἐστάλη,

et non dans celui d'*Iphig.*, A. 165.

ἔμολλον ἀμφὶ παρακτίαν...
κέλσασα στενόπορθμον.

Ces différentes observations nous amènent à préconiser pour ce passage l'ordre et l'association de mots suivante :

Ἀκροθίνια λείας Φοινίσσης ἀπὸ νάσου Φοῖβῳ δούλα μελάθρων Τύριον
οἴδμα λιπούσ' ἔθαν Ἴονιον κατὰ πόντον πλάτῃ πλεύσασα περιφρύτῳ κάρπιμον
ὕπὲρ πέδον Σικελίας Ζεφύρου πνοαῖς ἱππεύσαντος οὐρίαις, et traduire :

« Choisie parmi les prisonnières de l'île de Phénicie, pour être attachée au service du temple de Phœbus, j'ai eu hâte de quitter Tyr, et, montée sur une trirème de premier

ordre, j'ai fait voile vers la mer Ionienne aussitôt que le Zéphire a poussé ses impétueux coursiers du côté de l'île boisée de Sicile. » Et nous allons bientôt voir quelle est la mer qu'Euripide désigne sous le nom de *mer Ionienne*.

La dernière expression dont nous avons à établir le sens et la valeur grammaticale est ἔνχα... κατενάσθηγν.

A entendre les grammairiens et les commentateurs d'Euripide, l'association de ἔνχα avec un aoriste indicatif sert ici à exprimer que le but des Phéniciennes n'a pas été atteint. « L'ἔνχα, dit Matthias, § 519, 6, se met souvent en parlant d'actions appartenant au passé, qui auraient dû arriver mais qui n'ont pas eu lieu, avec un temps du passé à l'indicatif. Το « ἔνχα » ἔνχαῦθα εἶναι τελικόν, dit M. Bernardaki, ἔχι τοπικόν, καὶ δηλοῖ τὸν σκοπόν, εὐ ἕνεκα ὁ χροῖος ἔδη Τύριον εἶδμα λιπών. Ἐπειδὴ δὲ ὁ σκοπὸς εὐτὸς δὲν ἐξεπληρώθη, κωλυθεισῶν ὡς ἐκ τῆς ἐπιδρομῆς τῶν πολεμίων, τῶν Φοινισσῶν ν' ἀπέλωσιν εἰς Δελφούς, φεθεῖται ὁ χροῖος μὴ μένη ἄχρι τέλους ἀνεκπλήρωτος, τὸ τελικόν « ἔνχα » φέρεται πρὸς ἀόριστον ὀριστικῆς. (*Phéniciennes*, p. 38.)

Mais lorsqu'on examine un peu sérieusement les passages cités à l'appui, on est obligé de reconnaître que les auteurs qui partagent cette manière de voir, confondent les périodes conditionnelles avec les périodes indépendantes finales, et attribuent à ces dernières ce que la grammaire grecque ne reconnaît qu'aux premières.

Dans les périodes conditionnelles, la réalisation ou la non-réalisation d'un fait est tellement subordonnée à celle d'un autre fait, qui précède, qu'on ne peut pas admettre l'un sans admettre également l'autre. Ἐὰν ᾄης φιλομαθὴς ἔση καὶ πολυμαθὴς.

On ne peut être savant sans avoir beaucoup appris. Εἰ θεοῦ υἱὸς ἦν Ἀσκληπιὸς οὐκ ἦν αἰσχροκερδῆς, εἰδ' αἰσχροκερδῆς οὐκ ἦν θεοῦ. (*Hérod.* I, 32.)

Εἰ τῆς ἀκουσῆς ἔτ' ἦν
πηγῆς δὲ ὕτων φραγμῶς, οὐκ ἂν ἐσχόμην
τὸ μαποκλήσαι τοῦμὸν ἄθλιον δέμας.
(*Soph. Œd. R.* 1368.)

S'il était possible je l'aurais déjà fait

Ἐχρῆν ἄφθογγον αὐταῖς συγκατοικίξειν
δίγκην θηρῶν, ἵν' εἶχον μήτε
προσφωνεῖν τινα.
(*Eurip. Hipp.* 645.)

Mais dans les périodes indépendantes du genre de celles dont il est question dans notre passage, l'action finale se présente comme une intention, comme un but, ou comme un simple désir de la personne qui agit en premier lieu, et, par conséquent, elle peut parfaitement faire défaut :

Ἡελὺν δὲ σὺν ἐμοὶ χρυσὸν ἐκπέμπει λάθρα
πατήρ, ἵν' εἴπωτ' Ἰλίου τεύχη πέσοι,
τοῖς ζῶσιν εἴη πασίην μὴ σπάνις βίου.
(*Eurip. Hécub.* 10-13.)

Ἐγὼ δὲ πλόκαμον ἀναδέτοις
μήτραισιν ἐρῶθυμιζόμενα
ἐπιδέμνιος ὡς πέσοιμ' εἰς εὐνάην.
(*Eurip. Troad.* 923.)

Ναῶν δ' εἰς ἀριθμὸν ἤλυθον
τῶν γυναικείων ὄψιν ἰμμάτων
ὡς πλήσαιμι, μείλιχον ἦδονάν.

(Eurip. *Iphig. A*, 231.)

Les compositions de ce genre ne peuvent, par conséquent, exprimer que *le plus ou moins de confiance qu'on a dans les moyens dont on dispose pour atteindre son but*, mais elles n'indiquent jamais si ce but est atteint. Aussi s'appliquent-elles indifféremment dans l'un et dans l'autre cas. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer les deux premiers des passages que nous venons de citer avec le troisième.

Or, si l'on passe en revue toutes les formes de composition de ce genre, que nous rencontrons dans les auteurs classiques, l'on ne tardera pas de conclure que celles qui ont leur verbe final en optatif expriment le *minimum*, celles qui l'ont en subjonctif *le degré ordinaire*, et celles qui l'ont en aoriste indicatif le *maximum de la confiance aux moyens dont on dispose pour atteindre son but*.

Lorsque l'auteur du III^e chant de l'*Odyssée* dit :

(ἔνθα Τηλεμάχῳ) θάρσος θῆκεν Ἀθήνη
ἵνα μὴν περὶ πατρός ἐποικυμένοιο ἔροιτο
ἦδ' ἵνα κλέος ἐσθλὸν ἐν ἀνθρώποισιν ἔχησι,

et Hérodote (VIII, 7) : que les Perses ἀνήγον τὰς νῆας ἵνα δὴ τοῖσιν
Ἑλλησι μηδὲ φυγέειν ἐξῆι, ἀλλ' ἀπολαμφθέντες ἐν τῇ Σαλαμῖνι δοῖεν τῖσιν
τῶν ἐν Ἀρτεμισίῳ ἀγωνισμάτων, il n'y a pas de doute que ces

auteurs croyaient qu'il était plus facile à Télémaque de se faire une réputation parmi les hommes, que de se renseigner sur le sort de son père — qu'il était plus facile aux Perses de bloquer Salamine que de s'emparer des Grecs qui s'y trouvaient et de venger leur défaite à Artemisium. Ainsi l'un et l'autre se sont-ils servi du subjonctif dans le premier cas, de l'optatif dans le second.

Il en est de même avec Xénophon lorsqu'il nous fait (*Inst. Cyr.* I, VI, 40) le récit de la chasse au lièvre : Πρὸς δὲ τὸν λαγῶ, dit-il, (Κύρου) κύναις ἔτρεφεν, αἱ τῇ ὁσμῇ αὐτὸν ἀνεύρισκον. "Ὅτι δὲ ταχὺ ἔφευγεν, ἐπεὶ αὐτὸν εὐρεθείη, ἄλλαις κύναις εἶχεν ἐπιτετηθευμένας πρὸς τὸ κατὰ πόδας αἰρεῖν. Εἰ δὲ καὶ ταύταις ἀποσφύγοι, τοὺς πόρους αὐτῶν ἐκμακθάνων καὶ πρὸς οἷα χωρία φεύγοντες αἰρούνται οἱ λαγῶ, ἐν τούτοις δίκτυα δυσόρατα ἀνεπετάουσιν ἵνα ἐν τῷ σφόδρα φεύγειν αὐτὸς ἑαυτὸν ἐμπεσῶν ἐνέδῃ.

En lisant cette description, on ne peut certes méconnaître que l'auteur considérait le filet comme le plus sûr des moyens dont on dispose pour la chasse au lièvre. Dans sa fuite précipitée, la bête y tombe fatalement et à l'instant elle s'y enlacc. Or, pour exprimer ce fait aussi certain que rapide, Xénophon fait usage de ἵνα avec l'aoriste : ἵνα ἐν τῷ σφόδρα φεύγειν αὐτὸς ἑαυτὸν ἐμπεσῶν ἐνέδῃ.

Tel est aussi le sens de ce genre d'expression dans le passage du *Convive* du même auteur. Ἀριάδην ἀκούσασα τοιοῦτό τι ἐποίησε, ὡς πᾶς ἂν ἔγνω, ὅτι ἀσμένῃ ἤκουσε. *Ariadne* (la fille qui dans une fête bacchique jouait le rôle de la future épouse de Bacchus) *ayant entendu* (le refrain de l'entrée en scène de son futur) *fit un geste grâce auquel tous les assistants comprirent très bien que la scène qui venait de commencer lui plaisait.*

Il n'y a, par conséquent, aucun doute qu'Euripide en faisant dire à ses Phéniciennes ἴνα κατενάσθην et non ἴνα κατανασθῶ, il entendait que ces jeunes filles, lorsqu'elles arrivèrent à Thèbes, étaient plus que certaines d'atteindre leur but, et non qu'elles l'avaient manqué. Ce dernier fait nous est indiqué par ce qu'elles disent ensuite ἐτι δὲ Κασταλίαις ὕδωρ ἐπιμένει με, et non par la construction particulière de la phrase, comme on l'a enseigné jusqu'ici ;

Or, ce qui arrive dans les périodes indépendantes, arrive aussi dans les conditionnelles. Partout où on les rencontre unies à un temps passé à l'indicatif, les conjonctions ἴνα, ὡς et ἕπως, servent toujours à exprimer *le maximum de confiance aux moyens dont on dispose pour réussir*, jamais qu'on a manqué le but.

Lorsqu'Eschyle fait dire à Io (*Prem.* 747-750)

τι δῆτ' ἐμέ ζῆν, ἀλλ' οὐκ' ἐν τάχει
 ἔρρηψ' ἐμαυτὴν τῆσδ' ἀπὸ τυφλοῦ πέτρας
 ἕπως πέδιθ' σκίψασα τῶν πάντων ἀπηλλάξτην

son intention n'est point d'indiquer que la continuation de ses souffrances est due à ce qu'elle n'a pas eu le courage de se précipiter du haut de la montagne, mais bien d'affirmer que si jamais elle se décidait au suicide, elle pourrait y arriver sûrement par ce moyen.

Et lorsque Sophocle met sur les lèvres de son Œdipe les mots :

ἴνα τυφλὸς τ' ἦν καὶ κλύων μηδέν

son but n'est que de nous signaler le grand désir du vieillard de cesser toute relation avec son entourage, et son regret de ne pas en avoir les moyens.

Telle est aussi la raison d'être de cette syntaxe dans le fameux passage de *Ménexène* de Platon (p. 89, B) : Ὅς (νέους) ἡμεῖς παραλαβόντες ἐφυλάττομεν ἐν ἀκροπόλει ἵνα μηδεὶς αὐτοὺς διέφθοιρον, ἀλλ' ἐπειδὴ ἀφίκοντο εἰς τὴν ἡλικίαν χρήσιμοι γίνοντο ταῖς πόλεσιν.

Platon croyait qu'en prenant certaines précautions la ville pouvait parfaitement réussir à préserver ses jeunes gens de la corruption. Mais elle ne pouvait jamais être sûre si ces enfants devenus adultes lui seraient de quelque utilité ou non. Aussi s'est-il servi de l'ἵνα avec l'aoriste à l'indicatif pour exprimer la chose qui lui paraissait certaine et de l'optatif pour les choses plus ou moins probables, mais non certaines.

Ces questions étant résolues, il en surgit deux autres non moins intéressantes et plus difficiles à résoudre. Il s'agit d'établir quelle était cette île de Phénicie qui a fourni les prisonnières dont nos choristes ont été recrutées; et quelle est la mer qu'Euripide désigne sous le nom de mer Ionienne.

Pour éviter de se prononcer sur la première de ces deux questions, qui de tout temps, paraît-il, a divisé les esprits, le scoliaste *barbarophone* et l'ancien traducteur d'Euripide se sont bornés à rendre Φοινίσσας ἀπὸ νᾶσου, l'un par le τὸ νησί τῆς Φοινίκης : οἱ Ἀγηνωρίδαι ἐπεδάρησαν τὸ νησί τῆς Φοινίκης, l'autre par χερσόνησος τῆς Φοινίκης, laissant le lecteur libre d'entendre ce qu'il voulait par ces termes. Plus hardi qu'eux, le scoliaste qui

aimait à s'exprimer en grec savant — car de tout temps le « grec savant » a eu ses adeptes et ses fanatiques — a voulu identifier le *νησος Φοινίκης* avec Tyr, et nos Phéniciennes avec les prisonnières faites lors de la conquête de Tyr par Agénor, τῶν Ἀγηγοριδῶν ἐκπεπορθηκότων Τύρον καὶ τὰς ἐκκρίτους αὐτῶν τῷ Ἀπέλλῳ πεπομφότων, sans prendre en considération qu'entre cet événement et l'envoi de nos Phéniciennes à Delphes, il y a eu plus de trois générations écoulées.

Aussi Valkenaër, qui a bien mieux compris Euripide que le scoliaste, n'a point hésité à rejeter toutes ces opinions et à déclarer, avec une sincérité modeste qui lui fera toujours honneur, qu'il ne connaissait pas le pays des Phéniciennes de notre chœur.

Mais cette solution n'était pas de nature à contenter tout le monde, et, quelques années plus tard, la question remise sur le tapis, les plus forts hellénistes de notre siècle se sont occupés de la résoudre. Il est à regretter seulement qu'au lieu de chercher cette solution dans la géographie ancienne de la Phénicie, ils aient préféré tous soutenir l'opinion émise par le scoliaste hellénisant, soit en modifiant la légende, soit en faisant dire à Euripide des choses qu'il n'a jamais dites¹.

Aucun de ces commentateurs ne s'est souvenu que le pays auquel les géographes et les historiens grecs donnent le nom de Phénicie, portait dans l'antiquité celui de Χνᾶ et que ses habitants s'appelaient Χνάαι. « Χνᾶ πρότερον ἢ Φοινίκη ἐκαλεῖτο καὶ τό ἐθνικὸν Χνάος (Hérodien), et Χνάς τοῦ Χνᾶ, ὄνομα κύριον. Οὕτω δὲ ἐλέ-

1. Voir Geelius, *les Phéniciennes*, p. 97-99, Bernardaki, *id.*, p. 297-299.

γατος ὁ Ἀγήνωρ· Ὅθεν καὶ ἡ Φοινίκη Ὀρχα ἐλέγετο. » (Choerabosc. in Bekker, *Anecd. græc.*, tom. III, 118.) Tandis que le nom Φοινίκη était donné au pays arrosé par le Jourdain, pays qui ensuite a été appelé la *Judée*, et, en dernier lieu, la *Palestine*. « Σύροι δ' ἄν εἶεν, dit Eusèbe (*Præpar. Ecclesiast.* X, 5), καὶ Ἑβραῖοι οἱ τὴν γείτονα τῆς Φοινίκης, καὶ αὐτὴν τὸ μὲν παλαιὸν Φοινίκην, μετέπειτα δὲ Ἰουδαίαν, καθ' ἡμᾶς δὲ Παλαιστίνην ὀνομαζομένην, οἰκήσαντες », et s'il faut en croire Homère (*Il.* XIII, 710) et l'auteur de la Genèse (C. X), les Sidoniens et les Phéniciens étaient considérés à cette époque, sinon comme deux peuples différents, au moins comme deux races formellement distinctes, et qui étaient continuellement en guerre : Τύριοι καὶ Φοινίκες ἦσαν πάντοτε δι' ἔχθρας (Suidas).

Il était, par conséquent, très naturel que les Agénorides, après une guerre contre les Phéniciens, les habitants de la vallée du Jourdain, envoyassent leur plus beau bulin à Delphes, et qu'Euripide eut le droit de faire dire à ses Phéniciennes :

Φοίνισσα μὲν γῆ πατρίς ἢ θρέψασά με
Ἀγήνωρος δὲ παῖδες ἐκ παίδων δουρῶς
ἐνθάδε μ' ἐπεμψαν ἀχροθίνιον.

« *Nous sommes nées en Phénicie, mais, faites prisonnières de guerre par les fils d'Agénor, nous avons été expédiées ici comme leur plus belle conquête.* »

Nous savons, d'un autre côté, que Tyr n'a jamais porté le nom de l'île de Tyr, νῆσος Τύρος, et bien moins encore celui de

l'île de Phénicie, *νησος Φοινίκης*. Son nom signifie rocher ou promontoire, et, partout où il est question de Tyr, dans les anciens auteurs, elle est toujours mentionnée sous les noms de : *Πέλις Τύρου*, *Πέλις μεγάλη παραλία*, *Πέλις έπανετή*, *Πέλις όγυρά*, *ή μεγάλη και όγυρά Πέλις τών Φοινίκων*, etc., et si les événements ont fait disparaître jusqu'à ses derniers vestiges, la description du prophète Ezéchiel suffit seule pour nous donner une idée de sa grandeur et de sa magnificence.

Il est vrai que, devant cette ville il existait une petite île, *ή νησος τής Τύρου*, qui, dès la plus haute antiquité, en constituait une partie importante. C'était l'acropole de la cité, l'endroit où se trouvaient les sanctuaires et la résidence du roi; *Αστη* où *ή νησος βασιλεία Τυρίων* (*Scyllax*), celui, enfin, qui, en cas de danger, servait de refuge aux combattants. (Arrien, *Expéd., Alexand.*) Mais cette île était tellement petite qu'elle ne pouvait porter la ville décrite par le prophète. Et nous savons par l'histoire, que ce ne fut que vers le neuvième siècle avant notre ère que les Tyriens songèrent à l'agrandir, par des remblais, et à la transformer en forteresse de premier ordre. En admettant même qu'il y ait eu des époques où cette île seule représentait la ville de Tyr, ce fait ne peut nullement nous autoriser à confondre Tyr avec l'île de Phénicie mentionnée dans notre chant, vu que, dans ces circonstances, ce furent les Perses et les Assyriens, et non les Agénorides, qui en firent la conquête. Or, comme il est à supposer qu'Euripide était bien plus au courant de ces faits que nous, il ne lui était pas possible de donner à cette île une importance qu'elle n'a jamais eue, ni à la ville de Tyr un nom qu'elle n'a jamais porté.

Mais alors qu'elle était cette île de Phénicie dont il est question dans notre chorique?

A notre avis, l'expression Φεινίσση; ἀπὸ νάσου ne peut être que la traduction grecque d'un terme géographique phénicien, et très probablement de celui de « *Ghezireh-ès-Sour* ou *Ghézourieh* ou *Ghésour* », dont les Sémites faisaient usage pour signaler la partie nord-est de la Phénicie, dans l'acception ancienne du mot; contrée qui avait été occupée dès la plus haute antiquité par les Tyriens.

Comme toutes les *Ghezireh*, la *Ghézourieh* ou *Ghezireh-ès-Sour* de notre discussion, tirait son nom de sa situation entre deux fleuves, l'Arnon et le Jourdain. Aussi était-elle appelée *Senaar* (*Deuteron.* III, 9; XXIII, 4) par les Amorrhéens, *Aram Naharain* « *la Syrie entre deux fleuves* » (*Gen.* XXIV, 10) par les Araméens. Elle avait au nord le mont Hermon, le dernier contrefort de l'Anti-liban; au sud et au sud-est le royaume de Bassan et à l'ouest la Galilée du nord, « la Galilée des nations », dont elle était séparée par le lac de Génézareth et le Jourdain.

Grâce à sa position intermédiaire entre les deux principaux États du monde antique, l'Égypte et la Chaldée, et à ses richesses naturelles, Ghézourieh a, de tout temps, excité la convoitise de ses voisins; et tout porte à croire que les Tyriens s'en étaient emparés peu de temps après leur installation à Tyr. En effet, à leur arrivée dans la terre arrosée par le Jourdain, les Hébreux trouvèrent les Chananéens occupant le pays et si bien installés qu'il ne leur fut plus possible de les en déloger. Καὶ οὐκ ἐξωλέθρευσαν οἱ υἱοὶ τοῦ Ἰσραὴλ τὸν Γέζουρι καὶ τὸν Μαχατί καὶ τὸν Χαναναϊὸν· καὶ κατοίχει βασιλεὺς Γέζουρι καὶ ὁ

Μαχατί ἐν τοῖς οἰοῖς Ἰσραήλ ἕως τῆς σήμερον ἡμέρας. (Jc. *Nav.* XIII, 13.) Aussi furent-ils obligés d'habiter au milieu d'eux. Et, à partir de ce moment, ils prirent l'habitude de désigner le pays par le nom de Ghézourieh-ès-Sour, c'est-à-dire la Mésopotamie de la Syrie ou des Tyriens, pour le distinguer d'une part de la Mésopotamie Assyrienne et d'autre part d'une autre localité portant le même nom, et située dans le pays d'Éphraïm (Gezer).

Mais ce qui nous porte le plus à croire que c'était bien le pays de Ghézourieh et sa conquête par les Agénorides qu'Euripide avait en vue, lorsqu'il composait ses *Phéniciennes*, c'est que ce pays était renommé, dès la plus haute antiquité, pour la beauté de ses femmes et des esclaves qui se vendaient sur ses marchés. Ghézourieh était, sous ce rapport, ce que la Circassie de notre temps est pour les Turcs, la Ἑλλάς ἡ καλιγόναικος pour les Grecs des temps homériques. C'était là que les rois de la Judée et les Pharaons d'Égypte faisaient recruter les premiers sujets de leurs harems, et les Grecs et les Romains leurs plus célèbres hétaires¹.

Il est, par conséquent, très admissible qu'Euripide,

1. Grâce au Papyrus d'Anastasi, nous savons que vers le quatorzième siècle avant notre ère, époque non très éloignée de celle à laquelle se rapporte le drame des *Phéniciennes*, un roi de la Ghézourieh (Naharain) nommé Satama, envoya à Amen-Hotep III, fils de Toutmès IV, alors suzerain de la Syrie et de la Phénicie, trois cent dix-sept jeunes filles, y compris la sienne, pour le service du harem de ce roi; et nous savons par la Bible, que les reines de Judée qui ont exercé une certaine influence sur l'esprit de leurs maris et ont joué un rôle dans la politique (Thamar, mère d'Absalom, Bethesda, femme d'Ourias, Anna, femme de Roboam), étaient toutes des Ghézouriennes, célèbres par leur beauté et leur habileté. On peut recueillir également nombre de renseignements sur ce sujet, dans les comiques grecs et romains, aussi bien que dans Athénée; plus près de nous encore, Antonin le martyr (*Itinéraire*, § 5), décrivant la beauté des femmes de ce pays, beauté qui se conserve d'une manière frappante jusqu'à nos jours, nous informe qu'à son temps on la considérait comme un don de la Vierge Marie.

ayant voulu former le chœur de sa nouvelle pièce des plus belles filles de son temps, l'aît composé de celles que les Agénorides avaient choisies parmi les prisonnières de guerre provenant de la conquête d'un pays renommé pour la beauté et la grâce de ses femmes. Puis, ayant appris que ce pays s'appelait Ghézireh-ès-Sour, il n'a pas hésité à le traduire mot à mot : νῆσος Φωβίχης. Hérodote, un siècle avant lui, en avait fait autant, en donnant au pays situé entre le Nil et le fleuve Astaboras, le nom de l'île de *Meroe*, νῆσος Μερόη.

Telle doit être aussi l'origine du mot « Νῆσι » par lequel le peuple grec désigne de nos jours le département et le chef-lieu de l'ancienne Kynourie.

Il est notoire que les Phéniciens ont occupé le Péloponèse avant les Grecs et qu'un grand nombre de localités de ce pays portaient dans l'antiquité des noms phéniciens (Kiepert). Or, si l'on considère que la plupart des anciennes toponymies de la Kynourie ne différaient en rien de celles de la *Ghésourieh*, « Ἑρμαῖον » (Hermon), Ἐνάχης (Enach), Χάραδος (Zaret), Λασση (Leschen), Τάνης (Dan), Θυρέα (Tour), Ἄργης (Hazor), etc., il est permis, je crois, de conclure que ce pays a été occupé plus particulièrement par les *Ghésouriens* et que les noms Κυνουρία et Κυνούρια ne sont que des transcriptions plus ou moins hellénisées de *Ghésour-ès-Sour* et de *Ghésourieh*. Mais, mieux instruit sur la signification de ce mot, le peuple grec prit bientôt l'habitude d'appeler ce pays par le mot correspondant de sa langue « Νῆσος », et comme tous ceux qui ont été créés par le peuple, ce nom s'est conservé à travers les siècles jusqu'à nos jours, tandis que ceux de Κυνουρία et de Κυνούρια sont demeurés l'apanage de la langue littéraire. Un

passage d'Ariëthe le Tégeate, auteur d'un ouvrage disparu sur les antiquités arcadiennes, nous enseigne que le nom actuel du chef-lieu de la Kynourie était en usage dès la plus haute antiquité en Péloponèse et que la ville appelée « Νῆσος » a eu l'honneur de donner l'hospitalité à Énée, lors de son passage de Grèce en Italie. « Οἰκῆσαι δὲ λέγουσιν αὐτὸν ἐν Ὀρχομενῷ τε τῷ Ἀρκαδικῷ καὶ τῇ Νήσῳ λεγομένη, καίπερ οὕση μεσόγθρονι, ὑπὸ τελευμάτων καὶ ποταμοῦ (Müller, Fragments. Vol. IV, p. 318, et Denys d'Halicarn., A. R. XLIX). Et si en réalité la ville Νῆσος existait aux temps préhistoriques, rien ne s'oppose à ce qu'on considère son nom comme une simple traduction du mot phénicien *Ghesireh*.

On a aussi beaucoup discuté sur le sens à donner au terme Ἴόνιος πόντος, dans les deux passages d'Euripide où il est question de cette mer, sans toutefois arriver à une conclusion. Les esprits sont divisés en deux camps : les uns ne voulant reconnaître, comme mer Ionienne, que celle qui était connue sous ce nom en Grèce, c'est-à-dire la mer qui sépare cette péninsule de l'Italie; les autres voulant conférer ce nom à plusieurs portions de la Méditerranée.

Se rapportant au passage en question des *Phéniciennes*, le scoliaste dit : Διαποροῦσι πῶς λέγουσιν αἱ κατὰ τὸν ἁγρὸν ἀπὸ Φοινίκης εἰς Δελφούς πλεύσασαι κατὰ τὸν Ἴόνιον πόντον καὶ Σικελίαν γεγυῖναι, καὶ ταῦτα Ζεφύρου πνέοντος. Ἐνιοὶ δὲ Ἴόνιον πέλαγος λέγουσι τὸ κατ' Εὐβοίαν πέλαγος, τὸ περὶ Ἰονίαν πόλιν Εὐβοίας, ἣν ἔκτισεν Ἴων ὁ Ἐῶθεν.

Peu satisfait de cette explication, et, se basant sur ce que dit Denys le Périégète, Eustache a voulu étendre les limites de la mer Ionienne jusqu'aux portes d'Égypte; Valkenaër

considérerait comme telle la mer qui baigne les rivages de l'Ionie, en Asie Mineure, tandis que Misgrave, se basant sur le témoignage de Plin, l'identifie avec la mer de Candie et avec celle de la Sicile. Chacun d'eux trace donc aux Phéniciennes de notre chœur un itinéraire tout à fait différent.

Nous croyons que toutes ces difficultés et toutes ces interminables discussions proviennent de ce que les savants, qui se sont occupés d'Euripide, n'ont pas pensé à s'éclairer sur le sens que les anciens donnaient au terme Ἰόνιος πόντος. C'est cette question que nous nous proposons d'aborder en dernier lieu, avec la brièveté que les limites de notre travail nous imposent.

Il n'y a pas de doute que la partie de la mer, entre la Grèce et l'Italie, qui la première ait reçu le nom d'Ionienne, fût ce qu'on appelle aujourd'hui le golfe de Corinthe; et cela par la raison que ses rives ont été occupées, dès la plus haute antiquité, par les Ioniens. Aussi son plus ancien nom était-il Ἰόνιος μυχός ou Ἰόνιος κόλπος.

Ce ne fut que plus tard, lorsque ces Ioniens, devenus plus puissants sur mer, occupèrent les îles situées vis-à-vis de l'entrée de ce golfe, que la désignation « Ionienne » s'appliqua à ces îles aussi bien qu'à la mer qui les entourait. Mais, au lieu d'appeler cette mer Ἰόνιος πόντος, on continua à la désigner, jusqu'au temps d'Euripide, sous le nom de Ἰόνιος μυχός ou Ἰόνιος κόλπος. Hérodote et Thucydide ne la citent que sous ce dernier nom.

Or, au fur et à mesure que les Ioniens s'avançaient vers le nord, les limites de la mer Ionienne s'étendaient également dans la même direction, et, à une certaine époque, le golfe

Ionien correspondait à ce qu'on a appelé, dans la suite, golfe Adriatique. D'où la fusion des légendes : Ἀδριακὸν Ἴωνος νείεσσι et Ἴόνιον πέλαγος ἀπὸ Ἴονίου ἀνδρὸς Ἰλλυρισῶ. Mais, lorsque les Ioniens eurent découvert l'endroit où les deux péninsules, la Grèce et l'Italie, sont le plus rapprochées l'une de l'autre, ils appelèrent ce détroit Ἴόνιος πέρασσι, et ce fut à cette hauteur que passa plus tard la ligne de démarcation entre le golfe Ionien et le golfe Adriatique.

Grâce à la possession de ce détroit, les Ioniens, chassés du Péloponèse par les Doriens, purent émigrer en masse en Italie et s'établir le long de la côte orientale, à partir de Japygie jusqu'à Acragas, et le nom de Ἴόνιος κέλευσσι s'étendit alors jusqu'à la mer qui baignait ces rivages.

De sorte que le nom de Ἴόνιος κέλευσσι ne désignait chez les anciens Grecs que la partie de la mer comprise entre le rivage de la Grèce *continentale* et la partie correspondante de l'Italie, plus les rivages de l'Italie méridionale aussi bien que ceux du Péloponèse. La mer Ionienne avait par conséquent la forme d'un II grec, aux jambages divergents, s'appuyant d'un côté à l'Adriatique, renfermant de l'autre la mer Sicilienne entre ses branches et indiquant, sur la carte, la route que les Grecs suivaient soit pour aller en Sicile, soit pour en revenir.

Un passage de Thucydide (liv. VI, 13) ne laisse aucun doute à cet égard. Nikias, qui était contraire à l'expédition de Sicile, conseilla aux Athéniens, ses compatriotes, de statuer qu'il serait, comme par le passé, permis aux Siciliens de trafiquer dans la mer Ionienne, c'est-à-dire dans les eaux helléniques, comme dans la grande mer, c'est-à-dire la mer

Sicilienne. Ὑψιζεσθαι τοὺς Σικελιώτας οἷσπερ νῦν ὄροις χρωμένους, πρὸς ἡμᾶς οὐ μεμπτοῖς, τῷ τε Ἰονίῳ κόλπῳ, παρὰ γῆν ἂν τις πλέη, καὶ τῷ Σικελικῷ, διὰ πελάγους, τὰ ἑαυτῶν νεμομένους καθ' αὐτοὺς καὶ ξυμφέρεσθαι. Dans ce passage, πλέειν τὸν Ἰόνιον κόλπον, signifie cotoyer les possessions ioniennes de la Grèce aussi bien que celles de l'Italie ; et πλέειν τὸ Σικελικὸν πέλαγος veut dire, traverser la grande mer qui s'étendait entre la Sicile et les eaux ioniennes.

Pindare avait, par conséquent, parfaitement raison de dire que, pour aller en Italie, il devait traverser la mer Ionienne, et de même Euripide, en écrivant dans ses *Troades* que les flots de la mer Ionienne baignaient le rivage arrosé par le Kratès, vis-à-vis de la Sicile. Ces deux poètes n'ont fait que se conformer à ce que leur avait enseigné la géographie de leur époque, et ils ne méritaient nullement les critiques qu'on leur a récemment adressées à ce sujet.

Ce qu'on aurait pu reprocher ici à Euripide, ce n'est pas d'avoir étendu la mer Ionienne jusqu'aux parages de Taras, mais bien d'avoir reporté le fait à une époque de plusieurs siècles antérieures à l'établissement des Ioniens dans ce pays ; et, ce qui est plus grave, de l'avoir fait dans le but de reconnaître aux prétentions de ses compatriotes sur ces parages une ancienneté qu'elles n'ont jamais eue.

Euripide se fut montré, certes, bien plus correct, en faisant dire à ses *Troades* :

Καὶ τὴν Κρισίαν (au lieu de Αἰτυσίαν) Ἰφαιστου
Φοινίκης ἀντήρη χώραν
Ἰερῶν (non Σικελῶν) ἑρέων μετερ' ἀκούω
καρύσσεσθαι στεφάνοις ἀρετᾶς ·

Τὴν τ' ἀγγιστεύουσαν γῆν
Ἰονίῳ γαίεσθαι κόλπῳ (non πόντῳ)
ἄν ὑγραίνει καλλιστεύων
ὁ ξανθὸν χρίται πυρσεύων
Κράθις.

et telle doit avoir été très probablement sa première version, car les localités qu'il y mentionne répondent bien mieux à l'idée qu'il a voulu alors exprimer que la Sicile et les pays voisins de Taras.

La localité connue sous le nom de Κρισία χώρα ou Κρισίον πεδίων est un pays volcanique, possédant beaucoup de sources thermales et sujet à des tremblements de terre; ce qui justifie la désignation de Ἡραίστου χώρα. Corinthe, située de l'autre côté du golfe et jusqu'en face de Crisse, portait dans l'antiquité le nom de Φοινίκη, et c'est à Krathès, du Péloponèse, que se rapportait, dans l'antiquité, la légende que ses eaux avaient la vertu de teindre en rouge la chevelure de ceux qui s'y baignaient. Dans la version actuelle, il faudra, au contraire, bien forcer la note pour se représenter la Sicile comme Φοινίκης ἀντήρη χώραν et faire croire que les pays habités par les Cyclopes et les Laistrygons, pays dont Euripide lui-même, nous donne la plus terrible description dans son *Cyclops*, étaient ceux dans lesquels il comptait faire passer à ses malheureuses Troades leurs jours de captivité.

Mais Euripide avait ses raisons pour tenir ce langage, et le peuple athénien les siennes pour prendre au sérieux ce que son poète favori lui chantait. Il est notoire que le drame des Troades a été mis en scène l'an 415 avant notre ère, c'est-

à-dire l'année où les Athéniens prirent la résolution d'étendre leur domination sur la grande Grèce et l'île de Sicile, qu'ils considéraient comme leur appartenant de droit. « Telle était, alors, dit Plutarque, l'excitation des esprits à Athènes que partout, dans l'Agora aussi bien que dans le Gymnase, on ne voyait que des groupes d'hommes réunis dissertant sur la beauté du pays que la République allait s'annexer, sur ses immenses ressources et sur les droits que la ville d'Athènes avait sur lui de temps immémoriaux. Et malheur à celui, observe Thucydide, qui eût osé faire la moindre opposition à ces idées. »

Il eût été, par conséquent, très maladroit de la part d'un tragédien qui cherchait la popularité, de se hasarder à limiter, dans une pareille occasion, la mer Ionienne au golfe de Corinthe. Aussi Euripide n'hésita pas, en modifiant légèrement son texte, à étendre cette mer jusqu'aux portes de la Sicile, et, comme nous l'avons déjà dit plus haut, à reconnaître aux prétentions de ses compatriotes une ancienneté qu'elles n'ont jamais eue.

Eschyle, le poète sérieux, en avait fait autant lorsque les Athéniens conçurent l'idée d'étendre leur domination sur toutes les îles habitées par les Iones. Il était même allé jusqu'à réclamer tous les pays auxquels Io avait abordé dans ses pérégrinations. Or, s'il faut en croire le scoliaste, Euripide n'a fait, dans cette circonstance, que suivre l'exemple d'Eschyle : *οἱ δὲ φασιν Αἰσχύλῳ αὐτὸν ἔπεσθαι οἰόμενον πάντα τόπον Ἴόνιον λέγεσθαι, ὃν ἀλλωμένῃ ἐπῆλθεν ἡ Ἴώ*. Un siècle avant Eschyle, Solon, en interpolant un vers dans le catalogue de l'Iliade, reconnaissait aux Athéniens le droit de domination sur l'Égine.

De sorte que, si mal composé qu'il soit, le passage en

question des Troades devra être respecté, tout d'abord parce qu'il est l'œuvre d'Euripide même, et ensuite parce qu'il nous peint, avec un art parfait, l'état psychologique des Athéniens à une époque déterminée et la manière d'agir de notre poète lorsque sa popularité était en jeu.

Mais cette désignation d' « *Ioniennes* » que les Grecs avaient donnée à la mer et aux îles qui séparaient leur pays de l'Italie, avait servi, bien avant, aux peuples d'Asie pour désigner les îles de l'Archipel, habitées par les Iones, ainsi que la mer qui les entourait. Dès la plus haute antiquité, les Sémites, et ensuite les Perses et les Égyptiens, avaient l'habitude d'appeler les îles de l'Archipel, *îles de Yavan* ou *de Younan*, ou *îles des Nations*, et la mer qui les entourait, *la mer de Younan* ou *des Nations*; désignations reprises plus tard par les Turcs et les Arabes.

Or, comme le nom d'Αἰγαίον (Briarée), le héros qui le premier a navigué dans l'Archipel, ne diffère en rien du nom el-Ghion que les Phéniciens donnaient à Poséïdon (Movers), le dieu particulier et le chef de la race Ionienne, et que ce nom se laisse très facilement réduire en Ἴων, il nous paraît certain que le terme grec Αἰγαῖον πέλαγος est une transcription littérale du terme sémite Bahr-el-Ghion, et qu'il constitue la forme ancienne (*Phénicienne*) de ce qu'on a appelé plus tard Ἴόνιον πέλαγος. Hérodote nous dit que les Ioniens qui ont émigré de Grèce en Asie Mineure, s'appelaient, avant leur émigration, Αἰγιάλεῖς, et que le pays qu'ils occupaient au nord du Péloponèse, de Αἰγιάλεια a été transformée en Ἴονία. Or, ce qui s'est passé en Grèce est arrivé également en Asie

Mineure et en Phénicie. Sous l'influence des Égyptiens et des Assyriens, les Phéniciens ont été obligés d'adoucir de plus en plus leur prononciation, et, au lieu de *Ghion* ils finirent par prononcer *Ión* ou *Jion*, et les Grecs installés dans leurs parages ne tardèrent pas de traduire *Bahr-el-Jion* par *πέλαγος* ou *θάλασσα τῶν Ἰόνων*.

Sur une stèle du musée de Ghizeh dédiée à Ptolémée Lagus, encore satrape d'Égypte, il est dit que ce prince avait établi sa résidence dans le bourg, qu'Alexandre avait fait construire sur le bord de la *mer Ionienne*. Et Pausanias, qui n'était pas un Athénien, en nous faisant (VII, 5, 2) le récit du voyage d'Hercule de Tyr en Asie Mineure, dit : que la barque sur laquelle le dieu voyageait, une fois arrivée à la *mer des Iones*, alla accoster au promontoire de Messate : *Σχεδία γὰρ ξύλων καὶ ἐκ αὐτῆς ὁ θεὸς ἐκ Τύρου τῆς Φοινίκης ἐξέπλευσεν· ὡς δὲ εἰς τὴν θάλασσαν ἀφίκετο ἡ σχεδία τῶν Ἰόνων, φασὶ αὐτὴν ὀρμήσασθαι πρὸς ἄκραν τὴν καλουμένην Μεσάτην.*

Il est donc plus que certain que la mer qui, au temps d'Euripide, était connue en Grèce sous le nom d'*Αἰγαῖον πέλαγος*, était appelée de l'autre côté de cette mer, sur la côte asiatique, *Ἰόνιος θάλασσα* ou *Ἰόνιος πόντος*, et qu'Euripide, en faisant dire à ses Phéniciennes : nous arrivons de la Phénicie après avoir traversé la mer Ionienne et non la mer Égée, n'a fait que leur rendre leur langage de vraies Phéniciennes.

D'ailleurs l'usage du terme *Ἰόνιον πέλαγος* pour la désignation de la mer Égée et de celui de *Ἰόνιος κόλπος* pour celle de la mer Ionienne est tellement fréquent chez les auteurs de l'époque romaine, qu'on est porté à croire que l'insistance des auteurs classiques à appeler cette dernière mer *Ἰόνιος κόλπος*

et non Ἰόνιος πόντος, avait pour motif le fait que ce dernier nom était déjà appliqué à la mer Égée, et qu'on devait éviter les confusions.

Voilà ce que nous avons à dire pour l'intelligence de cet intéressant morceau de la littérature ancienne que le temps et les circonstances ont rendu méconnaissable. En terminant nous donnons, en regard du nouveau texte, sa traduction telle que l'a fixée notre étude.

ΣΤΡΟΦΗ.

Τύριον εἶμα λιπούς' ἔδαν
ἀκροθίνια λείας
Φρονίσσης ἀπό νόσου
Φοίβῳ δούλα μελάθρων
Ἰόνιον κατὰ πόντον πλά-
τα πλεύσασα περιέρύτῳ,
κάρπιμον ὑπὲρ πέδον
Σικελίας Ζεφύρου πνοαῖς
ἰππεύσαντος οὐραῖς.

STROPHE.

Choisies parmi les prisonnières de l'Île-de-Syrie pour être attachées au service du temple d'Apollon, nous nous sommes empressées de quitter Tyr, et, montées sur une trirème rapide, nous avons fait voile vers la mer Égée aussitôt que le Zéphire a poussé ses impétueux coursiers vers le pays boisé de la Sicile.

ΑΝΤΙΣΤΡΟΦΗ.

Καῶμείων δ' ἔμελλον γαίαν
κλεινῶν Ἀγηγοριδᾶν
ὁμογενεῖς ἐπὶ Λαίου
πεμφθεῖσ' ἐνθάδε πύργους,
ἴν' ὑπὸ δειράσι νιφθόλοις
Παρνασσῷο κατενάσθην.
(Παγὰ δὲ Κασταλίας
ἔτι μένει με ὕδασ' ἑοῖς)
δεῦσαι παρθένον γλιθάν.

ΑΝΤΙΣΤΡΟΦΗ.

Arrivées en Béotie, pays des illustres descendants d'Agénor, nous sommes venues dans la ville aux sept tours, recommandées à ses princes, parents des nôtres, pour qu'ils nous installent au plus tôt sous les cimes neigeuses du Parnasse. En attendant, la fontaine de Castalie ne nous a pas encore vues tremper dans ses eaux nos tuniques virginales.

ΕΠΩΔΟΣ.

Ἦ λάμπουσα πέτρα Πυθούς,
δικόρυφον σέλας ὑπὲρ ἄκρων
Βακχειῶν Διονύσου
λατρεῶν Φειθιγίων.
Οἶνα θ', ἅ καθαμέριον
στάζεις τον πολύκαρπον

οὐρανὸς ἰεῖσα βότρυν·
Ζάθεά τ' ἄντρα δράκοντος, οὐ-
ρειαί τε σκοπιαί θεῶν,
νιφοβόλον τ' ὄρος ἱρόν, εἰ-
λίσσων ἀθανάτων Νυμφῶν
χορὸς, γενεῖμαν ἄφηδος
παρὰ μεσόμεγαλα γύαλα
Φοίβου Δίρκαν προλιποῦσα.

.
.
.
.
.
.

Nūn δέ μοι πρὸ τειχέων
αἶμα δαῖον φλέγει
σῆμα φοινίας μάχης,
ἂν Ἄρης τάχ' εἴσεται
παισὶν Οἰδίπου φέρων
πημονὰν Ἑρινύων.

.
.

τᾶδ' ὃ μὴ τύχοι πέλει.
κοινὰ γὰρ φίλων ἄχρη,
κοινὰ δ' εἴ τι κείσεται
ἑπτάπυργος ἄδε γὰ,
Φοινίσσα χώρα· Φεῦ, φεῦ,
κοινὸν αἶμα, κοινὰ τέκη
τῆς κερασφόρου πέφυκεν,
ὧν μέτεστί μοι πόνων.

ÉPODE.

« O montagne lumineuse du Parnasse, double lueur couronnant les fêtes de Bacchus, les cérémonies d'Apollon ! O toi, vigne merveilleuse, qui ne cesses de produire le cep sacré où l'on cueille chaque jour la belle grappe au suc abondant ! Antres divins du Dragon ! Sommets, observatoires des Dieux ! Et toi, chœur des Nymphes immortelles, toi qui dans tes danses entoures cette divine montagne aux sommets neigeux ! Oh, comme nous désirions passer notre jeunesse dans les vallons de Phœbus, centre sacré de l'univers, laissant pour toujours les rives de Dirké !

.
.
.
.
.

« Tandis qu'à présent un peuple ennemi, donne sous nos murs, le signal d'un combat meurtrier, que le Dieu de la Guerre ne tardera pas à déchaîner sur Thèbes, et en même temps tous les malheurs auxquels les Furies ont condamné les enfants d'Œdipe.

.

« Que cela n'arrive point à cette ville ! Car les douleurs de nos amis sont nos douleurs, et si jamais un malheur éclatait sur cette belle contrée, ce serait aussi un malheur pour la Phénicie. Hélas ! hélas ! Béotiens et Phéniciens, nous sommes

tous du même sang, nous sommes tous les enfants d'une seule et même mère, l'Io à la double corne, et c'est de nos propres frères que nous déplorons en ce moment les malheurs. »

